

REVUE de la CORSE

ANCIENNE et MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique



SOMMAIRE

	Pages
ABBATUCCI (SÉVERIN) Docteur. <i>Le débarquement de Napoléon à Sainte-Hélène</i>	237
AIMÈS (Archiviste). <i>La Pietra tuti</i>	253
SAVELLI DE COSTA. <i>Les châteaux de Balagne</i>	263
A. A. R. <i>Une lettre de Sampiero</i>	279

Bibliographie et Nouvelles

NOUVEL AVIS

Nous prions les abonnés, qui n'ont pas encore réglé le montant de leur abonnement pour 1937, de vouloir bien nous l'envoyer en un versement à notre compte-courant 813.42 Paris, accrû d'un léger supplément, s'ils le jugent à propos.

C'est le mode de paiement le moins coûteux et le plus pratique. Il nous dispense d'un travail de recouvrement fastidieux et nous évite des frais inutiles qui, cette année, avec le relèvement des taxes postales, sont passées de 3 fr. 50 à près de 5 francs par quittance ! ! ! L'envoi d'un simple numéro de la Revue, qui coûtait 0,04 centimes, coûte maintenant 0,20 centimes, soit cinq fois plus ! ! !



Nous avons reçu de notre imprimeur l'avis suivant :
« Par suite des augmentations de salaires, d'impôts et de taxes, nous nous voyons dans l'obligation de majorer à nouveau nos factures de 15 pour 100. Nous le regrettons vivement et espérons... etc... ».

Nous comprenons bien la nécessité de ce relèvement des frais d'impression, mais nous constatons que, depuis le 1^{er} janvier 1937, la « REVUE DE LA CORSE » coûte cinquante pour cent de plus qu'en 1936. Ceci explique nos cris de détresse !

VIENT DE PARAÎTRE :

CHOSSES DE CORSE, par NIMOU

Un vol. de 272 p., in-8° illustrées de belles gravures. Poésies, contes, légendes, nouvelles. Prix : 15 francs.

En vente à la Revue de la Corse, ou Montée de la Butte, 16, chez Nimou, à Lyon, ou Librairie Calvia, 21, rue Cujas, Paris (V^e).

Le touriste trouvera son profit à emporter ce livre en Corse.

DIRECTION :

Professeur A. AMBROSI-R., 107, Rue de Sévres, PARIS (VI^e)

COMPTE POSTAL : Paris 813.42 — TÉLÉP. LNH 44-66

REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE

Le débarquement de Napoléon à Sainte-Hélène

SON SEJOUR AUX BRIARS ET LE SOURIRE DE MISS BETSY BALCOMBE

Il y avait une fois, dans un îlot perdu dans l'immense Atlantique, qui s'appelait Sainte-Hélène, une petite fille du nom de Betsy. C'était une gamine de treize ans, aux cheveux d'or, aux joues roses, à la mine espiègle, qui faisait enrager tous ses voisins, tandis que Jane, sa sœur aînée, savait conserver les attitudes posées et sérieuses des grandes personnes. Sainte-Beuve disait de Mme de Souza qu'elle avait des yeux de velours et faisait patte de velours avec ses yeux. Betsy, qui avait des yeux de chat, griffait avec ses yeux.

Elle avait débarqué toute jeune dans le port de James Town, dont les rochers basaltiques s'ouvraient comme une mâchoire au milieu des flots, en baillant d'ennui sous le soleil tropical. L'observation était de Betsy, qui comparait Sainte-Hélène à « un cercueil flottant sur l'Atlantique », partageant ainsi l'opinion du Commissaire français, le marquis de Montchenu, qui déclarait qu'elle était de nature à inspirer les peintres voulant donner une vue exacte de l'Averne, qui, comme on le sait, servait d'entrée aux Enfers, au temps où la Sybille de Cumès lançait ses oracles, au milieu des vapeurs sulfureuses.

Lorsque l'embarcation l'avait déposée à terre, ses craintes avaient été très vives, car on lui avait raconté que le rocher, qui avait une vague ressemblance avec

une tête de nègre, allait se soulever comme un caïman pour venir dévorer tout le monde, en commençant par les petits enfants. Mais, comme rien n'était arrivé, Betsy avait repris courage entre les bras de sa mère, Mrs Balcombe, femme douce et harmonieuse, dont la frêle constitution s'accommodait très mal du climat chaud et humide de Sainte-Hélène.

Le père, M. Balcombe, était un fonctionnaire de la Compagnie des Indes Orientales, pléthorique et gouteux, une sorte de Maître Jacques exotique, qui cumulait les fonctions d'agent du Trésor, de banquier et de pourvoyeur, car l'île désertique était incapable de nourrir ses habitants. Les mauvaises langues — il y en a sous toutes les latitudes — murmuraient tout bas qu'il était le fils naturel de Son A. R. le Régent d'Angleterre.

Sur la route aride et désolée qui grimpait vers Longwood, en côtoyant « le Bol à Punch du Diable », on rencontrait, à 5 kilomètres de James-Town, un oasis de verdure, appelé les « Briars » dont la traduction littérale signifie les « Ronces », mais qu'il est plus pittoresque d'appeler « les Eglantines ». Betsy le comparait à un « Eden tout fleuri tombé dans le désert ». On l'abordait par une magnifique avenue de figuiers banians, flanquée elle-même de droite et de gauche de laquiers gigantesques, entremêlés de grenadiers, de myrtes et d'un épais fouillis de roses blanches semblables à celles de nos églantiers.

C'est dans cet endroit charmant que les Balcombe avaient bâti leur résidence, un bungalow à étage, comme on en rencontre souvent sur la route des Indes, avec un pavillon isolé, devant lequel on disposait une tente les jours de grande réception aux Briars. Enfin, pour compléter l'agréable décor, derrière le bungalow jaillissait un verger planté de citronniers, d'orangers, de goyaviers et de manguiers aux feuilles rouges, tandis que non loin

de là, le filet d'eau d'une cascade se précipitait de la paroi verticale du roc, d'une hauteur de 60 mètres pour venir se pulvériser dans une vasque de pierre.

Aujourd'hui, le bâtiment des Balcombe, cédé à la *Western Telegraph C^o*, tombe en ruines, le verger a été saccagé et, seul, le pavillon isolé a été aménagé, avec une petite chambre en plus, pour servir de domicile à un des employés de la Compagnie.

Dans la matinée du 12 octobre 1815, Betsy dormait encore, lorsqu'elle fut réveillée par un coup de canon, tiré du poste de garde de Ladden-Hill. Quelques heures après, un officier de marine commandant le bateau de guerre, l'*Icare*, vint informer le propriétaire des Briars que le vaisseau de haut-bord, le *Northumberland*, commandé par l'amiral Sir George Cockburn, allait accoster à James-Town le 15, portant à son bord l'Empereur Napoléon. Balcombe à cette nouvelle extraordinaire, surmontant les douleurs d'un accès de goutte, se dressa sur son fauteuil, en levant les bras au ciel, de stupéfaction. Quant à Betsy, elle fut morte d'épouvante. Songez donc : l'Empereur Napoléon ! le scélérat d'entre les scélérats ! que toutes les mères anglaises, avec les gravures de l'époque, décrivaient comme un ogre géant, à l'œil rouge cyclopéen, avec de longues dents pointues qui dévoraient les petites filles pas sages, comme le méchant loup du Chaperon Rouge.

Le dimanche 15 octobre, le *Northumberland* vint, en effet, jeter l'ancre dans le port de James-Town, mais Napoléon ne débarqua que le lendemain, à la tombée de la nuit. Tous les Saint-Hélénois étaient accourus pour voir arriver « la bête féroce » — le mot est de l'Empereur lui-même — et les curieux qui se pressaient derrière la haie des sentinelles purent voir passer, entre l'Amiral et le Général Bertrand, un homme enveloppé d'un manteau et sur la poitrine duquel brillait une étoile en diamants.

Ce soir là, l'Empereur alla coucher chez un Monsieur Porteus qui tenait hôtellerie, les jours très rares, où des voyageurs demandaient l'hospitalité à James-Town.

Betsy, blottie sous les draps, avait passé une nuit parcourue par d'affreux cauchemars, lorsque le 17, en mettant le nez à la fenêtre, elle aperçut une longue file de cavaliers qui montaient sur la route de Long-Wood. Avec une lunette d'approche, elle cherche, mais en vain, à découvrir la redingote grise légendaire, qui s'en allait à la recherche de sa dernière demeure.

Mais, vers 4 heures de l'après-midi, les mêmes cavaliers reparurent sur les hauteurs. A la bifurcation du chemin des Eglantiers, ils s'arrêtèrent un moment pour se diriger, après un court conciliabule, vers le bungalow Balcombe. Tout le monde mit pied à terre, à l'exception d'un homme revêtu d'un habit vert, constellé par une étoile éblouissante et monté sur un superbe cheval noir qui grattait de ses sabots impatients le gazon de la pelouse. A son tour, il descendit de cheval et l'Amiral Cockburn le présenta aux assistants : le Général Bonaparte.

Betsy, malgré son effroi, glissa ses regards vers le personnage. Le visage est pâle et d'aspect un peu froid ; lorsqu'il parle, on voit des dents noires, — car Napoléon avait l'habitude de sucer de la réglisse, — mais elles ne sont pas pointues. Ses traits sont beaux, les cheveux bruns aussi soyeux que ceux d'un enfant et puis, dès qu'il sourit, sa figure s'illumine d'un charme fascinateur.

L'Empereur paraît enchanté du paysage et il voudrait même acheter le cottage Balcombe pour s'y fixer. Mais on ne lui accorde que d'y passer quelques semaines, en attendant l'aménagement des locaux de Long-Wood.

Il s'assied familièrement sur une chaise posée sur le gazon et apercevant l'enfant, il l'invite à faire comme lui.

Puis, il l'interrogea :

— Parlez-vous français?

Et sur la réponse affirmative de Betsy, il lui demanda :

— Quelles sont les capitales de l'Europe?

En arrivant à la Russie, elle est un peu interloquée :

— Aujourd'hui Saint-Pétersbourg, autrefois Moscou.

Napoléon la fixa un instant, puis brusquement :

— Qui l'a brûlé?

Et devant le trouble de l'enfant, en riant d'un rire un peu forcé :

— Oui, oui, vous savez très bien ; c'est moi qui l'ai brûlé.

Alors, Betsy recouvra son sang-froid et déclara avec assurance :

— Je crois, Monsieur, que ce sont les Russes qui l'ont brûlé pour se débarrasser des Français.

L'entretien se termina par l'audition d'une ballade écossaise « *Ye banks and braes* » chantée par l'enfant en s'accompagnant sur une harpe.

Et c'est ainsi que Betsy fit connaissance avec l'ogre de Corse qui devait la dévorer : le Général Bonaparte.

L'Empereur demeura aux « Briars » du 18 octobre au 10 décembre 1815, dans l'unique chambre du pavillon dont nous avons parlé plus haut et qui avait aussi un grenier où couchait le Comte de Las-Cases. Mais à l'heure du dîner, le maître d'hôtel Cipriani venait annoncer s'inclinant : « le dîner de Votre Majesté est servi ».

Revenons maintenant de quelques années en arrière, au 20 mars 1811. Nous sommes au Palais des Tuileries, sur les bords de la Seine, le fleuve de chez nous qui a vu s'écouler toute l'histoire de la France. Il est 8 heures du matin. Dans la chambre de l'Impératrice Marie-Louise, un homme, le visage anxieux, se penche vers un frêle petit être qui vient d'être mis au monde avec les fers du chirurgien-accoucheur Dubois. Il y a déjà sept minutes et il ne respire pas encore. Enfin, un cri plaintif

s'échappe des langes impériales : c'est le premier vagissement du Roi de Rome.

Le canon tonne ; les ordres sont donnés : 21 coups pour une fille, 100 coups pour un garçon. A travers les rideaux de la fenêtre, le père, redevenu l'Empereur, contemple la foule amassée, dans l'attente, au milieu des jardins des Tuileries. Au 22^e coup, une immense clameur joyeuse s'éleva dans Paris qui non seulement gardait son Empereur, mais le sentait prolongé par son enfant.

C'était la chair de sa chair et Napoléon l'aimait profondément. Toutes les fois qu'il le voyait, il le soulevait dans ses bras, le caressait, le portait devant une glace en lui faisant mille grimaces, l'asseyait à table sur ses genoux, en lui barbouillant le visage de sauce et l'Aiglon, amusé, riait jusqu'aux larmes. Avec lui, il redevenait « l'Oncle Bibiche », des fils d'Hortense au temps où il n'était encore que Premier Consul. Sur les routes de Russie, il écrivait à sa gouvernante, M^{me} de Montesquiou, « Maman Quisou » : « J'espère que vous m'apprendrez que les quatre dernières dents sont faites ».

Il était bien loin de lui à Sainte-Hélène.

Mais son image, gravée sur toutes les miniatures qui meublaient sa pauvre chambre d'exilé, se profilait à chaque instant dans le champ de son regard.

Et c'est sans doute en songeant à lui, que son affection se penchait doucement et avec indulgence sur l'espiègle enfant de Sainte-Hélène.

— Eh bien, qu'as-tu, Mademoiselle Betsy ? Le petit Las-Cases aurait-il été inconstant ? Dans ce cas, amène-le moi.

Le petit Las-Cases avait 14 ans et l'Empereur, pour la taquiner, répétait à Betsy qu'elle serait la femme de ce gamin, ce qui la rendait furieuse. Comme elle résistait, il la saisit par les mains, en ordonnant à Las-Cases

de lui prendre un baiser. Betsy, en se débattant, dut accepter l'accolade, mais sitôt sa liberté reconquise, elle se précipita sur ce dernier pour lui appliquer une paire de giffles retentissantes. Elle ne se tint pas encore pour satisfaite et un jour que l'Empereur, suivi du Comte de Las-Cases, de son fils et de Jane Balcombe passait sur le sentier, à travers la pelouse, pour se rendre au cottage, elle se précipita comme une trombe sur le petit page, en provoquant une bousculade générale qui, par ricochet, atteignit Napoléon lui-même.

Betsy riait aux éclats, lorsque furieux, le jeune Las-Cases s'élança à son tour sur elle et la poussa avec violence contre un banc de pierre. Les pleurs succédèrent aux rires et le petit démon des Briars ne se déclara satisfait que lorsqu'il eut la permission de rosser son agresseur, avec l'aide de son impérial ami.

Au fil des jours des Tropiques, se noue l'amitié de l'Empereur et de l'enfant.

— Betsy, ma petite Betsy, viens que je te montre mon épée.

Et Napoléon dégagea, d'un magnifique écrin, une belle arme de contes de fée.

Le fourreau est en écaille d'un seul morceau, semé d'abeilles d'or et surmonté d'une coquille d'or dessinant une fleur de lys. L'enfant tire la lame du fourreau et en menace son partenaire qui cherche à se protéger en battant en retraite. A la fin, épuisée par l'effort, elle laissa tomber l'arme trop lourde qui pesait à son bras et le prisonnier, délivré, se contenta en riant de lui tirer les oreilles.

Un autre jour, il lui présente le Roi de Rome en déversant sur les genoux de l'enfant les miniatures qui le montraient endormi dans son berceau en forme de casque de Mars, à cheval sur un mouton enrubanné, à genoux devant le crucifix, les mains jointes, les yeux levés

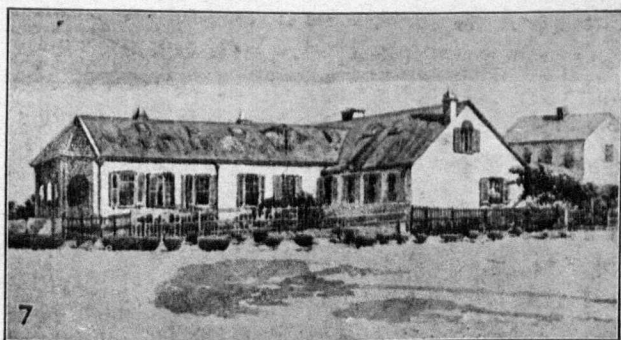
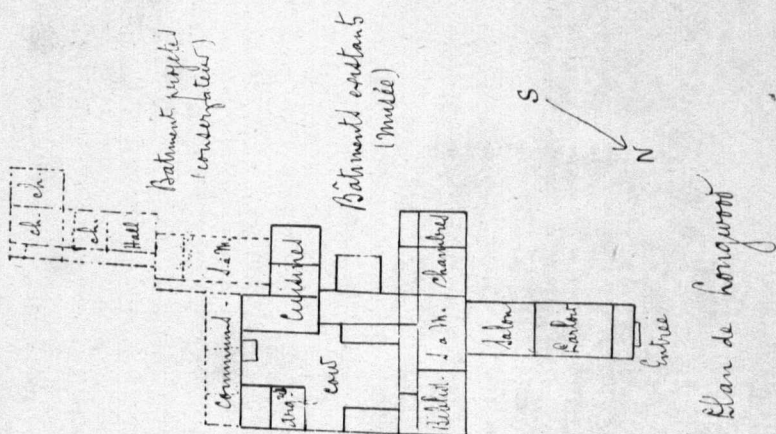
au ciel, avec cette devise : « Je prie le bon Dieu pour mon Père, ma Mère et ma Patrie ».

Quelquefois, il joue aux cartes avec elle, sa sœur et le Comte de Las-Cases. L'enjeu est un Napoléon contre une pagode, petite monnaie d'or indienne d'une valeur de 10 francs environ. Là voilà enragée parce qu'elle s'aperçoit que son partenaire s'est mis à tricher, puis à brouiller les cartes, pour cacher le flagrant délit. Elle proteste avec violence. L'Empereur, qui rit en sourdine, n'en a cure et court s'enfermer dans son pavillon en emportant avec lui une robe de bal, la première robe que Betsy devait étrenner le lendemain à une réunion offerte par Sir George Cockburn. Toutes ses supplications demeurèrent sans effet. Cependant, lorsque l'heure du bal allait sonner, elle vit l'Empereur, la robe à la main, traverser en toute hâte la pelouse : « Tenez, Miss Betsy, voilà votre robe. J'espère que vous serez une bonne fille et que vous amuserez bien. N'oubliez pas de danser avec Gourgaud ».

Puis il l'accompagna jusqu'à la bifurcation du chemin, en profitant de l'occasion pour aller visiter la villa voisine du major Hodgson. La nouvelle de cette intrusion à la consigne du Gouverneur parvint au milieu de la fête de l'Amiral et toutes les autorités furent en émoi parce que le Général Bonaparte s'était écarté de quelques mètres de sa cage pour jeter un regard sur le monde extérieur.

Il y avait au milieu du jardin des Briars, près d'un bassin d'eau, où nageaient des poissons dorés, un bergeau couvert de feuilles de vigne. Le prisonnier aimait à s'y réfugier pour échapper aux heures chaudes de la canicule. Là, assis à une table, quelquefois à 4 heures du matin, il se mettait à écrire et, lorsqu'il était fatigué, il passait la plume au comte de Las-Cases.

Dans cette retraite de feuillage, personne n'avait le droit de pénétrer, à l'exception de Betsy. C'est ainsi



Vue de Longwood

qu'à Paris, l'entrée de son bureau n'était ouverte qu'au Roi de Rome. Or Betsy, après avoir baigné un jour dans la vasque d'eau un magnifique terre-neuve appartenant à l'Amiral Cockburn et qui répondait au nom de Tom Pipes, le conduisit sous la tonnelle fleurie où l'Empereur travaillait. Par un geste naturel à la gent canine, il se mit à se secouer furieusement, éclaboussant d'eau les habits de Napoléon et les papiers étalés sur la table. Devant ce désastre, elle s'efforça d'expulser le chien mouillé. Mais Tom Pipes résistait de toutes ses forces, car il avait reconnu dans sa victime un passager du *Northumberland*. L'Empereur fut un moment en colère, mais devant la mine contrite de Tom Pipes qui le regardait avec ses bons yeux innocents, en remuant sa queue tannée, il se contenta de lui caresser le dos et d'aller changer d'habits.

Sous l'influence de l'intimité naissante, l'Empereur était devenu Bony et partageait les jeux de l'enfant des Briars. On jouait au « *Blindman's buff* », le colin-maillard anglais, avec la sœur de Betsy, le fils du général Bertrand et un autre enfant de la suite impériale. Le sort désigna Betsy la première à avoir le bandeau sur les yeux. En s'apercevant qu'elle trichait, Napoléon la traita de « petit singe » et l'aveugla avec un deuxième mouchoir. A tâtons, elle chercha en vain à le saisir : son partenaire, glissant sur ses pieds avec l'agilité d'un jeune homme, se déroba toujours à son étreinte.

Croirait-on que cette aventure enfantine, grâce à la médisance de M. le marquis de Montchenu, réussit à franchir les mers pour arriver jusqu'en Europe ? Les journaux puritains de l'époque poussèrent des cris de pudeur effarouchée en apprenant que Bonaparte « *prenait des baisers aux filles de l'île* ».

— Betsy, ma petite Betsy, qu'êtes-vous devenue ?

Toute la journée, Napoléon n'avait pas aperçu son démon familial qui avait été mis aux arrêts pour mau-

vaie conduite. Elle lui avait montré la veille une caricature où il était représenté grim pant sur une échelle. Chaque échelon représentait un pays conquis et l'Empereur finissait par se trouver à califourchon au sommet, sur le globe terrestre. A ce moment-là, un jeu de bascule faisait exécuter une culbute au Maître du monde pour le précipiter sur le rocher de Sainte-Hélène.

Le père Balcombe trouva la plaisanterie de mauvais goût, et, pour la punir, il mit la gamine en prison dans une cave infestée de rats. Ce fut une nuit d'horreur. Pour se défendre contre l'assaut des rongeurs, elle dut leur lancer toute la nuit des bouteilles qui jonchaient le sol autour d'elle. « Lorsque les premières lueurs de l'aube, raconte Betsy, pénétrèrent à travers les barreaux de ma prison, je fus terrifiée de voir ce que la victoire avait coûté à mon père. J'étais entourée de bouteilles brisées, le sol était inondé et imbibé de vin, et, soit par suite de la fatigue, soit par l'effet des vapeurs d'alcool, l'esclave qui m'apportait à déjeuner me trouva dans un état de stupeur dont je fus longue à revenir ».

Ce fut sur les instances de l'ami Bony, que M. Balcombe consentit à faire remise de la punition, qui devait durer une semaine.

Hélas ! les heures tournaient rapidement au cadran solaire de James-Town et l'instant de la séparation approchait.

Les marins de Sir George Cockburn avaient terminé l'aménagement de Long-Wood et le Gouverneur Hudson Lowe voyait d'un mauvais œil l'intimité qui s'était établie entre Balcombe et l'Empereur.

Lorsque le 10 décembre, l'Amiral vint prendre livraison du captif, Napoléon se rendit chez M^{me} Balcombe, retenue au lit par la maladie et, après lui avoir exprimé tous ses vœux de guérison, il la remercia de toutes ses attentions. Puis il lui fit présent d'une tabatière en or,

la priant de la conserver en souvenir de son séjour aux Briars.

« Quant à vous, Betsy, dit-il, en se tournant vers l'enfant, recevez cette bonbonnière. Ce sera un *gage d'amour* à donner au petit Las-Cases ». Puis il sourit et se mit à lui tirer l'oreille.

Mais cette fois, la taquinerie alla droit au cœur de la petite anglaise qui éclata en sanglots. « Allons, ajouta l'Empereur, ne pleurez pas pour moi, petite amie. Venez me voir la semaine prochaine et très souvent. C'est bien promis, Balcombe, lorsque vous viendrez vous promener à cheval jusqu'à Long-Wood, n'oubliez pas d'amener les enfants ».

Betsy courut à sa fenêtre et armée d'une longue-vue elle suivit des yeux la longue file de cavaliers qui escortait son ami Bony, jusqu'au moment où il s'évanouit dans les brouillards qui couronnaient les hauteurs de Sainte-Hélène.

Sur le plateau de Long-Wood, une foule nombreuse était accourue pour assister à l'entrée de l'Empereur, revêtu de l'uniforme vert des chasseurs de la Garde, escorté de ses compagnons d'exil. Devant le poste, qui rendait les honneurs, un tambour se mit à battre. Effrayé par le bruit, le cheval de Napoléon, très vif et récemment arrivé du Cap, refusa d'avancer. Déjà on commençait à sourire ; mais le Maître, l'attaquant avec les éperons, le força à franchir l'enceinte. Puis la prison se referma. Il était quatre heures du soir.

L'idylle des Briars était terminée. Elle allait cependant continuer par intermittences jusqu'au départ des Balcombe le 27 mars 1918. Mais ce ne sera plus la même chose. Jamais plus, l'Empereur ne retrouvera les heures de douce familiarité qu'il avait vécues dans un site tropical, en compagnie d'un enfant de treize ans.

Comme M. Balcombe était chargé du ravitaillement de Long-Wood, il s'y rendait, en effet, presque toutes

les semaines, accompagné de Jane et de Betsy. Mais quelques mois après, celle-ci tomba gravement malade. Napoléon fit prendre souvent de ses nouvelles et, au moment de la convalescence, il donna l'ordre à son pâtissier de lui envoyer chaque jour une friandise pour réveiller son appétit.

Bientôt un morne ennui s'abattit sur Long-Wood et sous l'influence du climat et de l'insalubrité des lieux, le prisonnier commença à ressentir les premières atteintes du mal qui devait l'emporter.

Et puis, en devenant femme, Betsy oubliait peu à peu son ami Bony. Autour de la harpe d'or qui accompagnait ses chants écossais, se réunissaient aujourd'hui ses amoureux de la garnison : le major Fehrzen, le lieutenant Reardon, le colonel Read, le chirurgien Verling. Elle fréquente les bals de James-Town et flirte avec les officiers du 53^e Régiment cantonné à Deadwood.

Et pourtant Bony ne l'a pas oubliée. Lorsqu'on annonce sa visite, il guette son apparition sur la route. Mais il est peiné de la voir si insouciant et si légère, préoccupée seulement de sa toilette et des fêtes où elle promène sa jeune beauté en fleurs. « Ah, Miss Betsy, petite étourdie que vous êtes, lui dit-il un jour en lui tapant amicalement sur la joue, vous ne serez donc jamais sage ». Une fois il s'impatiente et hausse les épaules : « Après tout, c'est une fille comme une autre ».

Mars 1918. — L'heure de la séparation définitive approche.

Inquiet sur la santé de sa femme, accablé par les tracasseries de Hudson Lowe qui lui reprochait son intimité avec les comtes Bertrand et de Montholon dont il était le fournisseur, Balcombe résolut de demander un congé de six mois. Le Gouverneur s'empressa de le lui accorder. En apprenant la nouvelle, l'Empereur lui écrivit : « Je crains que la démission de votre emploi

dans cette île ne soit commandée par les tracasseries que vous attirent les relations établies entre votre famille et Long-Wood par suite de l'hospitalité que vous m'avez donnée dans les premiers moments de mon arrivée à Sainte-Hélène. Je ne veux pas que vous puissiez regretter jamais de m'avoir connu ». Et il lui fit remettre un mandat de 72.000 francs sur Londres et un brevet de pension de 12.000 francs.

La veille de l'embarquement qui eut lieu le 27 mars 1918, M. Balcombe et ses deux filles se rendirent à Long-Wood pour faire leurs derniers adieux à l'Empereur. Mais passons ici la parole à Miss Betsy :

« Il était alors dans la salle de billard, au milieu des livres qu'on venait de lui envoyer. Il parut chagrin d'apprendre que nous allions quitter l'île et dit que le coup de notre départ l'affligeait beaucoup ; il exprima l'espoir que ma mère se rétablirait bientôt et nous pria de lui dire bien des choses affectueuses, car, en raison de son état de faiblesse, elle n'avait pu nous accompagner à Long-Wood.

« Après être restés quelque temps assis, nous allâmes avec lui dans le jardin ; il sourit tristement en nous montrant l'Océan qui s'étendait à perte de vue, puis nous dit :

« — Ainsi donc, vous vous embarquez pour l'Angleterre et me laissez mourir sur cet affreux rocher. Regardez ces effrayantes montagnes : ce sont les murs de ma prison. Vous ne tarderez guère à apprendre que l'Empereur Napoléon est mort. » « Je fondis en larmes, j'éclatai en sanglots ; il me semblait que mon cœur allait se briser. Il parut fort touché du chagrin que nous éprouvions. J'avais laissé son mouchoir dans la poche de ma selle. Napoléon voyant mes larmes ruisseler, tira le sien, m'essuya le visage et me pria de le garder en souvenir de ce triste moment.

« Nous revînmes peu après et nous dinâmes avec lui.

« Mon cœur était trop gros pour que j'eusse le moindre
« appétit. Lorsque Napoléon m'offrit ces tartes et ces
« bonbons que j'aimais tant, je lui dis que j'avais la
« gorge serrée et que je ne pouvais rien avaler ».

« Enfin arriva l'heure des adieux. Il nous embrassa
« affectueusement ma sœur et moi, nous pria de ne pas
« l'oublier, ajoutant que, de son côté, il n'oublierait
« pas l'amitié et la bonté que nous lui avions montrées ;
« il nous remercia à plusieurs reprises des heures char-
« mantes qu'il devait à notre société.

« Il me demanda ce que je désirais emporter en sou-
« venir de lui. Je lui répondis que, pour moi, une mèche
« de cheveux vaudrait plus que tous les cadeaux. Il en-
« voya chercher M. Marchand, se fit apporter une paire
« de ciseaux et coupa quatre mèches, pour ma sœur et
« pour moi, pour mon père et ma mère.

« Je possède encore cette boucle de cheveux ; c'est
« tout ce qui me reste des nombreux cadeaux que m'a-
« vait fait le grand Empereur. »

Et le lendemain, du haut d'un rocher solitaire, le pauvre exilé Bony regardait avec une longue-vue les voiles blanches du vaisseau le *Winchelsen* qui se gonflaient sous l'alizé et s'enfuyaient vers l'horizon de la mer australe, en emportant l'oiseau moqueur dont le chant avait égayé un instant la cage où il demeurait prisonnier.

A son arrivée en Angleterre, Balcombe fut assez fraîchement reçu, mais grâce à l'appui du Régent, on se contenta de l'envoyer en qualité de trésorier dans la Nouvelle-Galles du Sud, où il mourut à 47 ans.

Et que devint Miss Betsy ?

M. Aimé Legras, dans l'introduction qu'il a consacré à « ses *Souvenirs* » nous apprend qu'elle épousa
« un » M. Abbel, dont elle eut une fille, qui épousa à son tour un M. Jonhstone, et qu'elle mourut à Londres,

après avoir assisté à l'apogée et à la chute du Premier Empire, à l'avènement et à l'effondrement du Second ».

Ce n'est que bien plus tard, qu'elle s'aperçut qu'ayant côtoyé un grand homme, elle se devait de publier son journal de Sainte-Hélène, ce qui lui assurait sa part d'immortalité terrienne et quelques profits pour l'avenir.

Elle entretint les meilleures relations avec les membres de la famille impériale et le Roi Joseph lui passa un jour, au doigt, une bague magnifique sertie d'un camée antique, rapporté d'Égypte par le Général Bonaparte.

Le Prince Louis, le futur Napoléon III, allait souvent lui rendre visite dans sa maison de Portman-Square pour s'entretenir avec elle de la vie de son oncle à Sainte-Hélène, et, devenu Empereur, il lui fit souvent ses offres de services, lui proposant même de la loger dans son palais. Mais, soit par modestie, soit par discrétion, elle refusa toujours les présents du nouveau César.

Cependant elle se décida un jour à solliciter l'Empereur en faveur de son gendre, M. Johnstone, pressé par le besoin. Napoléon III lui fit aussitôt obtenir une concession de 40 hectares en Algérie, dans une région fertile de la Province de Constantine.

« Si Napoléon III, a écrit M. Aimé Le Gras, fut constant dans la sympathie qu'il avait vouée à celle qui avait eu la touchante amitié de son oncle, celle-ci lui conserva son affection, son dévouement, son culte, aux jours des plus douloureuses épreuves. Celle qui, enfant, vit le premier Napoléon dans l'exil, devait voir son successeur lui aussi dans un autre exil. Elle se prit à espérer cependant des jours plus heureux pour le jeune Prince qu'elle voulait voir sur le Trône de son grand ami, pour celui qui devait mourir sous les mêmes latitudes que le premier de sa race, dans un exil volontaire, mais du moins les armes à la main.

Mrs Abell ne vit point cette dernière catastrophe, car elle mourut en Juillet 1871. De Chislehurst, Napoléon envoya un dernier adieu à l'amie des exilés, et par lettre autographe témoigna à Mrs. Johnstone toute sa douloureuse sympathie.

Ici finit notre conte de fées.

Betsy, ma petite Betsy, démon familier des Tropiques, aux cheveux d'or et aux yeux de chat, soyez bénie, car sous les branches des églantiers fleuris, vous avez su illuminer d'un sourire la captivité de votre ami Bony, en butte à la persécution humaine. En vous écoutant parler, les femmes de France et d'Angleterre ont dû verser des larmes de reconnaissance.

Pendant la longue agonie solitaire, votre image, comme un papillon léger, a voltigé devant les yeux d'un grand Empereur, à côté de celle d'un autre enfant, blond comme vous, et dont vous aviez si souvent contemplé les traits charmants sur les miniatures impériales, le bel Aiglon, prisonnier lui aussi et déjà poursuivi par les ombres de la Mort.

Médecin-Colonel S. ABBATUCCI (1).



(1) Notre collaborateur vient d'obtenir, en compagnie du docteur de Meis, dont on n'a pas oublié la si intéressante étude sur Napoléon 1^{er} parue dans cette même Revue, le prix de médecine coloniale avec médaille de Vermeil, accordé par la Faculté de Médecine de Bordeaux. Ils ont, dans un travail commun, résolu l'énigme pathologique de Sainte Hélène et prouvé que l'Empereur a succombé non à un cancer de l'estomac, mais à un abcès du foie consécutif à une dysenterie amibienne, affection endémique dans l'île anglaise.

La « Pietra tuti »

En 1492, la Banque génoise qui, sous le nom d'Office de St-Georges, administrait la Corse, fit jeter les fondations de la ville actuelle d'Ajaccio (1). Pour réprimer leurs incursions, le Commissaire génois d'Ajaccio en compagnie d'Alphonse d'Ornano vint assiéger les « rebelles de Ciamanacce » (2). Ceux-ci s'étaient fortifiés au-dessus de Ciamanacce, sur une roche abrupte appelée la « *Pietra di tutti* » (3); après vingt jours d'efforts inutiles, le siège fut levé.

Cette expression de *Pietra di tutti*, par analogie avec celle de Terra di Comune, donnerait à penser qu'il s'agirait d'une pietra ou château », propriété commune; mais serait-ce bien là le sens?

L'historien Pier'Antonio Monteggiani cesse d'écrire en 1525. Avant lui, Pietro Corsu (Petrus Cirneus), dans son histoire écrite en latin « *De rebus corsicis* » qui s'arrête en 1506, rapporte comment Nicolô Doria vainquit Renuccio della Rocca « sur le territoire de Bastardi, au lieu appelé « *Pietra tuti* » [in terra Bastardorum ad Petram tuti (ita vocant locum) superavit eum] (4).

L'expression latine « *Petra tuti* » ne peut se rendre par *pietra di tutti*: le mot tuti paraît dériver du latin *tutus* (a, um); on le retrouve, semble-t-il, dans Tuda, nom d'un château construit par Ugo et Mannone, fils de Gio-

(1) Autrefois située dans le vignoble de S. Giovanni, entre la chapelle Sta Lucia et Castelvechio. J. Campi : **Edifices religieux d'Ajaccio**, Ajaccio, 1914, p. 5. L'ancienne cathédrale était sous le vocable de S. Giovanni, p. 10.

(2) Commune du canton de Zicavu, arrondissement Ajaccio.

(3) Chron. de Pier'Antonio Monteggiani in Bull. de la Société sciences hist. et natur. de la Corse, Bastia, 1888, p. 413-4; le titre de la Revue sera abrégé B. de C.

(4) B. de C. 1884, p. 367-8. Ciamanacce se trouve sur l'ancienne Terra de Bastardi ou Terre des Bâtards.

vanninello (5). Ceux-ci possédaient le château de Pietr' all'Aretta (6), dont le sens est peut-être « *pietrella retta* », la petite pierre dressée ou menhir (7). Tuda signifierait ainsi [pietra] tuda (pour tuta), la pierre (château) de sûreté (8). Tel est le sens que l'on retrouve en vieux français dans les mots « force » et « sureté » pour désigner des lieux fortifiés, des villes ou places fortes destinées à interdire la progression d'une armée ennemie, à défendre le territoire.

Virgile nous fait connaître que les « *Itali* » nomment « autels (*aras*) » des « cailloux (*saxa*) » qui sont au milieu des flots (9), ce qui donne l'équation $ara = saxum$ ou *pietra*.

Or le géographe Ptolémée (II^e siècle) nous apprend qu'il existait en Corse un lieu dit « *Tutelae ara (altare)* » l'autel « ou la pierre » de défense », situé entre les embouchures du Tavignanu (*Rhotani ostia*) et du Golu « *Tuolae ostia*). Pietro Corsu l'identifie avec la piève de Campoloru dont le chef-lieu était Cervione (10), siège d'un marché pour les montagnards d'Aleria (11).

(5) B. de C. 1910, 177.

(6) B. de C. 1888, p. 196.

(7) *Archivio storico di Corsica*, 1937, p. 218, n. 266.

(8) Le rapprochement de Tuda avec *tuta* a été fait par Mgr Rodié : *Petit dictionnaire des noms de lieux corses*, Marseille, s.d. ; cf. dans Virgile : « ...*propugnacula bello — Tuta...* » (les remparts sûrs pendant la guerre ». (Eneïde, IV. 86-7).

(9) « *Saxa vocant Itali, mediis quae in fluctibus, aras* ». (Eneïde, I, 114).

(10) Cant. arr. de Bastia ; B. de C. 1884, p. 15-6.

(11) « *Sant'uomo buono* » était le patron de la confrérie des marchands et des tailleurs. (Arch. départ. série C, Fonds Civile gouvernatore, 519 16 oct. 1690 ; 596 6 janv. 1704 ; 723 25 juin 1723 ; 742 31 mars 1727 ; 787 17 nov. 1739). Chacun connaît la réputation de justice d'Arrigo qui reçut pour surnom « Bel Messer » ; du temps d'Arrigo, créé comte de Corse par l'assemblée tenue à Morosaglia, il y avait une paix si profonde que l'on pouvait vivre sans inquiétude et voyager librement de nuit dans les forêts sans courir le moindre danger. On laissait le soc à la charrue car il n'y avait pas de voleurs (B. de C., 1884, p. 103-4). On racontait la même chose d'Abramo, gouverneur de Corse : « On pouvait alors jouir du repos et traverser les forêts pendant la nuit librement et sans avoir rien à craindre. Il n'y avait alors ni brigands, ni

Pour approximatives que soient les données relatives à la latitude indiquées par Ptolémée, à savoir 40°20 (embouchure du Tavignanu), 40°30 (*Tutelae ara*) et 40°36 (embouchure du Golu), celles-ci indiquent que la position de cette « pierre-autel » se trouvait vers les 62,5/100 de la distance séparant l'embouchure des deux fleuves, ce qui amène aux environs d'un point caractéristique de l'orographie et très voisin de Cervione, au mont « *Le Tre Pieve* » (1243 m.). Les pièves d'Amputnani (canton de La Porta), d'Orezza (canton de Piedicroce) et de Rostinu (canton de Morosaglia) formaient les « trois pièves », et avec celles de Vallerustie (canton de S. Lorenzu) et de Casacconi (canton de Campile) les « cinq Pièves » (*cinque Pievi*), autrement dit la Castagniccia (12). Cette région de la « Châtaigneraie », une des plus peuplées de l'île, possède deux autres points typiques déterminés par l'orographie : le San Pietru (1766 m.), « montagne très élevée... le premier endroit

assassins, ni voleurs. Il poursuivait cette sorte de gens avec une telle rigueur qu'un homme, qui avait trouvé sur la route au milieu d'une forêt une bourse assez bien garnie, la suspendit au-dessus du chemin à une branche d'arbre et qu'elle resta ainsi quinze jours sans que personne y touchât jusqu'à ce qu'elle eût été retrouvée par son propriétaire... Abramo fut emporté par une maladie », comme le comte Forte (*Archivio*, 1937, p. 200, n. 150) : « les Corses le pleurèrent comme si l'île avait perdu le meilleur des pères » (B. de C., 1884, p. 219-22) et comme jadis ils avaient pleuré Arrigo (le juge) « Beau Messire ». « En descendant de Vescovatu, avant d'arriver à la plaine [vers « l'étang qui se trouve à six milles »] on passe par S. Michel et un endroit appelé par les paysans « *Pie di Buon Conte* » (le lieu du bon Conte) (B. de C., 1890, p. 161). « *Pie del Ceccu* », le lieu de l'aveugle, du berger aveugle (*Archivio*, 1936, 524-5 ; J.-B. Marcaggi : *Lamenti, voceri...* Ajaccio, 1926, p. 271, n. 1) était un « lieu situé entre Vescovatu et Venzolasca (B. de C. 1888, p. 354). V. le seigneur Buono de S. Antoninu en Balagne (Filippini, B. de C., 1888, 178 : 1910, 205, 221).

Il semble bien que cette tradition relative à Buono se rattache à un même personnage : le comte Bianco ainsi appelé « vulgairement » (B. de C. 1910, 64) mais dont l'autre nom était Bonifacio, dérivé de Bono (?) forme corse de l'italien buono.

(12) B. de C. 1888, 118-9, 38 ; 1910, 62. F. Girolami-Cortona : *Géographie générale de la Corse*, 1914, p. 248-9.

que l'on aperçoit en venant de Rome par mer et généralement en abordant sur la côte intérieure » (13), dans la piève d'Ampugnani, et, « à trois-quarts de mille au nord du Fiumi altu se trouve la marine de *Pellegrinu*... Derrière la plaine s'élève le massif de Sant'Angelu di Casinca, couronné par un piton carré de forme caractéristique. C'est la région riante et fertile de la Castagniccia » (14).

Ce territoire englobait « la montagne de Morosaglia, fameuse par les guerres et les engagements sans nombre dont elle a été le théâtre » (15), par les guerres contre les Mores que leur chef « Abdel... voyant son père mort et se trouvant dans une situation fort critique, ramena... fort nombreux encore au pied des montagnes d'Aleria où se trouve aujourd'hui Santu Pietru » (16).

La Castagniccia et le territoire des Cinq Pièves étaient donc limités au Sud par le mont *Le Tre Pieve* et au nord par le mont Sant'Angelu. « A l'ouest [la piève de Casinca] (17) est dominée par une très haute montagne appelée Sant'Angelu, sur laquelle était un château qui sépare et borne les pièves d'Ampugnani, de Casacconi et de Casinca » (18).

La piève d'Ampugnani renfermait ainsi les deux monts « termes », le Sant'Angelu et le Tre Pieve. Filippini rappelle une anecdote : un certain Comita (tout simplement un Comte), alors gouverneur de la Corse, averti par une vision, bâtit une église de belle architecture à Monta-

(13) B. de C. 1888, 39.

(14) Instructions nautiques : Mer Méditerranée, côtes sud de France et côtes de Corse, p. 283. M. F. Robiquet dans ses **Recherches hist. et statistiques sur la Corse**, tableaux et planches, Paris-Rennes, 1835, tableau III, identifie la Tutelae ara avec la Tour de San Pellegrinu.

(15) B. de C. 1888, 39-40.

(16) Ibid. 115. Ceci explique l'existence de la piève de Moriani (chef-lieu San Nicolao) qui possédait un village S. Giovanni : elle était située entre la mer et la piève d'Ampugnani.

(17) Chef-lieu Vescovatu.

(18) B. de C. 1888, 41.

gello » (19) qui s'identifierait peut-être avec ce mont 'A-gello ou Angelo.

Chose curieuse, « l'église de la piève [de Casinca] est vulgairement appelée Quadro » (20), carré; la raison d'être de cette appellation s'éclaire grâce au « piton carré de forme caractéristique du massif de Sant'Angelù ». Au temps de Giudice, « le Bagnanincu, occupait, au-dessus de la Casinca, une montagne appelée Sant'Angelu » (21). C'était un des Bagnaninchi, descendant de Giovanni de Bagnaggia (22) qui... fut tué par Giovanninello de Pietr'all'Arretta ». Il avait « laissé un fils nommé Rinieri... seigneur de la Terra Bagnaninca... il eut trente-trois enfants qu'il maria dans les familles des principaux personnages de l'île... De tant de fils qu'il avait, trois seulement furent ses héritiers » (23), Aldobrando qui bâtit le château de S. Angelu en Balagne (24), Giovanni et Rinieri.

Cette légende paraît contemporaine de la construction

(19) Ibid. 106.

(20) Ibid. 41 ; Arch. départ., série C. Fonds Civile Governatore, 559 24 oct. 1697 ; 584 25 février 1701.

(21) B. de C. 1888, 189, qu'occupa Pietro de la Casabianca, 335.

(22) Le village de Bagnaggia « était dans la vallée, dans la partie basse où est à présent le bourg de Marana (aujourd'hui Borgu), ibid. 159 et B. de C. 1910, 139. On parlait d'un Giovanni, fils d'Angelo (B. de C. 1888, 257), qui établit en outre la liaison de cette famille avec celle de Colombano. Le souvenir de Giovanni paraît ainsi lié à la châtaigneraie. En Sicile, le « castagno des cento cavalli », sur l'Etna, garde le souvenir de la reine Jeanne.

(23) B. de C. 1888, 218 ; V. le mont Le Tre Pieve et Archivio, 1937, 202 n. 177, 210 et 213 et suiv. « La piève d'Ampugnani contient... la Casabianca, village aussi fameux qu'aucun autre de la Corse ; la Casabianca... résidence d'une famille de caporaux... a produit surtout dans le parti des neri, des capitaines distingués. C'est dans ce village que se formèrent autrefois les partis des Rossi (les Rouges) et des Neri (les Noirs), à la suite d'une discorde qui éclata entre des frères qui avaient les cheveux roux, les autres noirs » (B. de C. 1888, 40). « A la Casabianca, les maisons (case) de Giudice et des autres fils de Pietro furent également livrées aux flammes » (ibid. 397).

(24) B. de C. 1888, 135.

des dolmens (25) et de la formation en Corse d'une fédération politique des « cinq pièves » (26). Au XVI^e siècle, on ne savait pas « d'une manière certaine pourquoi elles sont ainsi désignées ; peut-être qu'au temps où il y eut des soulèvements contre certains tyrans, les pièves, au lieu de se soumettre, se déclarèrent contre eux » (27).

La Terra bagnaninca ou du bagnanincu, qui se confond ainsi partiellement avec la Castagniccia actuelle et le territoire des « Cinq pièves », tirait son nom de Giovanni Bagnaninco ; ce fait expliquerait pourquoi de ces cinq pièves « Vallerustie qui est la première... [a une église] dédiée à S. Jean... Le pays produit des céréales, du vin, des châtaignes et de l'huile. Les habitants sont pour la plupart agriculteurs » (28). Ce nom de Bagnaninco paraît dériver de Banco ou Banca qui désignerait le coffre d'abondance en pierre (29).

Ce « banco » aurait-il été à un moment ce mont de Sant' Angelu, ce « pic carré », ce « *quadro* » assimilé à un coffre que les habitants des « cinq pièves » auraient conçu comme le siège de la fertilité du pays ? On peut citer un exemple caractéristique de montagne, de laquelle dépendait la prospérité du territoire. En Balagne se trouve le mont San Parteo. On raconte comment l'évêque San Parteo gravit la montagne et du sommet bénit la Balagne ; les récoltes furent exceptionnellement abondantes. En reconnaissance on lui éleva un oratoire entre

(25) Sur les flancs du S. Pietru se trouve le village de Stazzona ; en Corse ce mot désigne un dolmen, une forge.

(26) *Archivio*, 1937, 227.

(27) B. de C. 1888, 38. Cette tradition dérive de la lutte contre les Mores.

(28) Ibid. 38-9. Le nom de ce personnage, lors de l'évangélisation du pays, dut être tout naturellement l'objet d'une confusion avec celui de S. Jean-Baptiste, par confusion de Bagnaninco provenant de *bagno* pour *banco*, avec *bagno*, bain du baptême par immersion.

(29) *Archivio*, 1937, 207. La piève de Casinca renfermait le village de Venzolasca (B. de C. 1888, 42) où Carlo della Rocca avait le siège de la banca (ibid. 357-9) dans sa lutte contre Giovanni de Casta et Giovan Paolo.

Pioggiola et Felicetu ; avant la révolution de 1789, ce sanctuaire était l'objet d'un pèlerinage (30).

Ainsi s'expliquerait l'histoire de la Pietra (Banca) de Cinarca dont les murs, en s'écroulant sous le coup des bombardements, laissèrent échapper du blé (31). Mais, pour en revenir à « *la pietra tuti* », celle-ci aurait eu peut-être pour sens, la pierre-autel de [l'homme] défendu ».

Giovan Paolo, en 1501, ne pouvant tenir tête à Carlo della Rocca « s'était renfermé dans sa forteresse » et Carlo « alla se reposer pendant quelques jours dans la Terra de' Bastardi » (32). Ciamanacce, passage fréquenté pour se rendre du Deçà dans le Delà des Monts et où l'on arrive après avoir traversé la foca (col) de Verde (33), était autrefois une résidence de gentilshommes (34). Giovan Paolo s'était retiré « du côté de Bofanagia, montagne formée par des rochers abrupts et présentant un abri très sûr... On ne pouvait arriver sur cette montagne que par un chemin unique, raide, difficile et par conséquent dangereux... Giovan Paolo... fit placer, à l'aide de leviers, d'énormes pierres sur des chevalets ; elles étaient disposées avec tant d'adresse qu'elles auraient écrasé et anéanti les plus nombreuses armées... Les Génois sortis d'Ajaccio... arrivèrent à Sersoggiu, en face

(30) Chanoine Casanova : *Hist. de l'église corse*, I, 8-9. Il est à noter qu'il existe deux églises dédiées à S. Parteo, celle de Mariana, près de la Canonica, et celle située entre Pioggiola et Felicetu ; il existe deux monts Sant'Angelu, l'un en Casinca, l'autre en Balagne, près de Corbara. Il se pourrait que l'on soit ici en présence de la christianisation de vieux usages païens. V. Victor Carrière : *Introduction aux études d'hist. ecclésiast. locale*. T. III, p. 11 et suiv. ; Hippolyte Delahaye : *Les légendes hagiographiques*, Bruxelles, 1927.

(31) B. de C. 1884, p. 243-4.

(32) B. de C. 1888, 359 et n. 1. Sur le rapport de cette tradition avec les révoltes des cinq pièves et la Balagne, v. p. 380-1.

(33) Ibid. 27.

(34) Ibid. 61. De part et d'autre du col coulent les torrents du Taravu et du Fium'orbu. De Ciamanacce, on descend sur Sampolu et Giovicacce : par le Fium'orbu et Ghisoni sur Sampolu et le défilé de l'Inzecca. (V. *Archivio*, 1937, 208, n. 214, 224).

de la montagne occupée par Giovan Paolo..., l'une des pierres disposées par Giovan Paolo perdit l'équilibre et faisant dans sa chute un affreux abatis d'arbres et de rochers, elle roula jusqu'au bas (35) avec un bruit que répétèrent les échos du voisinage ».

Ce passage pourrait faire considérer la « *pietra tuti* » comme une pierre levée et l'équivalence *pietra-ara*, tendrait aussi à faire supposer qu'on y attachait peut-être quelque valeur de respect religieux ; aurait-elle conféré un droit d'asile à l'homme dont la vie était en danger et serait-ce vers elle que celui-ci courait dans sa fuite vers la montagne (36), dans l'espoir que « sous l'axe découvert du ciel... cet autel protégera » ? (37).

(35) Ibid. 416-7.

(36) *Archivio*, 1937, 53-4, 208, n. 214.

(37) Virgile, *Enéide*, II, 512-3 et 523 : « *nudo que sub aetheris axe ingens ara fuit.. haec ara tuebitur omnes* ». Sur l'autel dont parle le poète, se penche un très vieux laurier (513-4). Le mont Tre Pieve était à la limite de la pieve de Campoloru (le champ du laurier) dont le chef-lieu était Cervione. Vallerustie, l'une des cinq pieves, avait S. Lorenzo pour chef-lieu, de loro le laurier, et un village dit Loriani (B. de C. 1882, *Dialogo*, 54). La pieve d'Alesani, patrie de l'historien Pietru Corsu, était traversée par la rivière l'Alesani qui, dans sa partie haute, s'appelait rivière de Bussu et avait pour affluent le ruisseau d'Aquarossa (eau rouge). C'est là que cet historien paraît avoir situé, et peut-être près de la « fontaine vétuste » indiquée par le plan terrier de la Corse (fin du XVIII^e siècle), la mort d'Athime, le roi more (noir, le roi des Neri ?), fuyant devant l'envahisseur qui avait débarqué à la foce de l'Alesani (B. de C. 1884, 74-8) ; non loin se trouvent le village de Stazzona (dolmen) et le col d'Arcarotta (tombeau boisé). Andromaque avait consacré un tombeau vide de vert gazon et deux autels » (En III, 304-5), tombeau sans doute fait de terre amoncelée (III, 62-3) que surmontait parfois un arbre (III, 22-3). Au début du XVII^e siècle Salvatore Vitale avait recueilli une curieuse tradition (*Chronica sacra, santuario di Corsica*, Firenze, 1639, 138-9 : « En Alesiani (Alesani) terre principale; dans le diocèse d'Aleria, repose un corps saint au milieu de deux arbres de laurier (alloro) et la divine majesté opère en ce lieu un miracle prolongé et continu : car on a vu se fendre plusieurs fois ces lauriers depuis les racines et malgré tout, en peu de temps, ils poussent des rejets et renaissent ». Au nord de Cervione se trouve le hameau de Mucchietu (lieu planté de cistes, *mucchiu*) mais *mucchiu* désigne aussi le tas formé avec les pierres, branches ou objets quelconques que tout passant était tenu de jeter à la place où un homme avait péri assassiné. (J.-B. Marcaggi : *Lamenti, voceri...* p. 181, n. 1).

Là se trouve l'église Santa Cristina qui possède un plan

Sous le nom d' « *Idole des Mores* », on désignait un menhir à figure humaine du hameau d'Appricciani dépendant de la commune de Vicu (38). La « *Pietra d'Ajaccio* » possède dans ses armoiries une colonne (39) et l'un de ses vieux sites était l' « *aia di Johanni* » (40). Cette idole serait-elle l'idole ou colonne de Johanni, ce menhir terminé par une figure humaine que l'on retrouve encore entre S. Lorenzu et Cambia, tout près de la chapelle Santa Maria de Vallerustie (41) et destiné à maintenir le souvenir de Giovanni Bagnaninco, maître de la Terra Bagnaninca (42)? Ce menhir se dresse au pied du S. Pietru, la montagne refuge des Mores (43), c'est-à-

rare en forme de T, avec deux absides tangentés l'une à l'autre (Pr. Mérimée : *Notes d'un voyage en Corse*, Paris, 1840 ; Carlo Arù : *Chiese pisane in Corsica*, Roma, 1908, 88 et suiv.) et des peintures curieuses ; elle passait pour avoir été construite par les Sarrazins ou Mores. Ce plan aurait-il été déterminé en partie par celui d'un vieux sanctuaire païen, celui de la *Tutelae Ara* ?

Le laurier aurait été anciennement inconnu dans l'île (S. Vitale : *Chronica sacra*, 50 qui cite *La cosmographie du Levant* d'André Theuet, d'Angoulême).

(38) *Archivio*, 1937, 219, n. 269.

(39) Colonna de Cesari Rocca : *Armorial Corse*, Paris, 1892, en tête ; F. Girolami-Cortona : *Geogr. générale de la Corse*, Bastia, 1914, 433.

(40) B. de C. 1882, *Dialogo*, 70 ; Cf. ci-dessus n. 1.

(41) *Corsica antica e moderna*, 1932, 218 ; Le *Petit Bastiais*, 16 avril 1937. La « *gesia* » (église) piévane de Valleruste était dédiée à S. Giovanni. Le plan de Santa Cristina se retrouve dans la chapelle S. Mariona, près de Corte (Carlo Arù : op. cit. 87 et suiv.) et à Santa Maria de la Chiappella, au bout du Cap Corse, en face de la Giraglia (fête le 15 août ; le *Petit Bastiais*, 22 avril 1937). C'est sans doute là que se réfugièrent les Mores (Neri) : B. de C. 1910, 54.

(42) Ganellone était sans doute parti de Nesa, hameau de Vicu (*Archivio*, 1937, 219, n. 269 ; son oncle était Gano de Mayence (B. de C. 1888, 111) : Ganellone di Maganza ayant abandonné ce nom de « Mayence », prit celui de Covasinaschi ; les Maganzesi qui se tenaient au « Poggiu di Nazza ou Nessa » (B. de C. 1910, 92) s'appelaient les Coasinesi (ibid. 94). Guano était donc le « balio » ou protecteur de Ganellone, la *Tutelae ara* (pietra ou saxum) ? A Ajaccio, où il y avait la « *Pietra d'Ajaccio* » (1910, 88), le nom de Johanni était lié à une « aire » et à une vigne ; sur le « *felix saxum* » ou pierre de fécondité (v. *Archivio*, 1936, 523), « fils du serpent », v. le rapprochement fait par Mérimée entre le plan de Santa Cristina et la vie de cette sainte dont deux serpents mordirent les deux seins.

(43) V. B. de C. 1888, 447 et le village S. Giovanni di Moriani.

dire sans doute du parti des Neri dans leurs luttes contre les Rossi.

La « piève [de Vallerustie] est fertilisée par la rivière Casaluna qui la traverse à peu près par le milieu et se jette dans le Golu » (44) ; Cette rivière, qui prend sa source sur le versant méridional du San Pietru (45), aurait-elle pour sens « maison de la lune » comme Campoloru celui de « champ du laurier » ? (46).

P. AIMÈS,

Archiviste de la Corse.



(44) B. de C. 1888, 38.

(45) F. Girolami-Cortona : **Géogr. générale de la Corse**, 71.

(46) Par symétrie on se souvient de la ville antique de Thèbes consacrée au soleil et surnommée par Homère la ville aux « cent portes ». En Corse, près du Lagu Benedettu (lac bény) il existait un lieu dit « **cento chiavi** » (les cent clefs). Ce lieu dit, territoire de Mariana (Arch. départ. série C, Fonds Civile governatore, 540, 7 janv. 1693), quartier du territoire de Borgu (ibid. 517, 7 mars 1689, 629-13 avril 1709) est traversé par un « des fossés de ceinture du dessèchement des marais de Biguglia » (ibid. Rapport des Ponts et Chaussées, 18 janv. 1859, 11 S 3) ; cf. en Italie la ville de Centocelle, aujourd'hui Cività Vecchia. Le mot lagu en Corse a en outre le sens d' « eau courante » (apparenté probablement au latin labi) comme l'indique le ruisseau « Lagu longu » qui coule au sud de la tour d'Alistru, sur la côte orientale. D'où le sens du « lagu di Golu (B. de C. 1910, 39) et par suite le sens étymologique de Lagu Benedettu [di Golu], v. infra, note 58.

Ceci permet une autre interprétation, à savoir « maison longue », de Casaluna. Dans la description de la piève de Vicu, l'évêque Giustiniani cite le village de Luna (B. de C. 1888, 57) dont une variante est Lunca (B. de C., 1882, **Dialogo**, 69), pour [Casa] lunca ou luna (?). Selon une croyance populaire corse, le torrent est la demeure des morts.

Histoire de la Balagne

3° Le castel et le village de Corbara

Vers 1360, Adaldo Consalvi était le vassal à Pigna des Seigneurs Savelli de Balagne du castel de Sant' Antoninu, en tant que descendant de Consalvo, capitaine des troupes, puis vassal du chef Guido Savelli (An 816).

Fier de ses richesses il aspira, comme d'autres vassaux, à devenir indépendant et refusait, depuis, de reconnaître l'autorité séculaire des Pinascais sur la région qu'il avait en vasselage.

Un jour, les trois frères Savelli, fils du comte Arrigo (N° 18) se trouvaient dans cette bourgade de Pigna, pour assister aux noces d'un de leurs fidèles partisans.

Giraldo, fils d'Adaldo Consalvi, jeune et vaillant cavalier, traversait au grand galop la place locale, semblant narguer par ses caracolades les seigneurs de Sant' Antoninu, tant et si bien que les gens d'armes des Pinascais le poursuivirent à cheval et le tuèrent.

Adaldo maria aussitôt son unique fille à un gentilhomme d'Ostriconi nommé Aldrovando et une lutte implacable continua ouvertement entre ces vassaux de Pigna et les seigneurs du castel de Sant' Antoninu.

1° *Le castel de Sant' Angelu* : Aldrovando fit construire un fortin au sommet du mont Sant' Angelu (564 m. d'alt.), dont on voit encore les traces de maçonnerie de la citerne d'eau, afin de surveiller le castel et village de Sant' Antoninu (700 m. d'alt. environ).

Adaldo Consalvi et sa fille étant morts de peste quelques années après, Aldrovando fit la paix avec les Savelli de Sant' Antoninu : Bueno, Mannone et Mannuello, lesquels lui donnèrent leur sœur en mariage avec la région de la Corbara *comme dot*.

Lors de la peste de l'an 1370, Aldrovando, seigneur

du castel du Sant'Angelu, perdit sa nouvelle femme et même son jeune enfant dont Buono, coseigneur du castel de Sant'Antoninu, dit Pinascu, était le parrain.

Par la suite, Aldrovando refusa de rendre la région Corbaraise, dot de sa deuxième femme, et, pour mieux se retrancher, commença un castel sur l'un des deux sommets du mont Guido, connu depuis sous le nom historique de pic de la Corbaja (nid de corbeaux) ainsi dénommé parce que de nombreux corbins déposaient leurs œufs dans ses anfractuosités.

Invité à une partie de mer avec d'autres vassaux des Savelli, Aldrovando se prit à discuter avec Buono Savelli de Sant'Antoninu, dit Pinascu, et refusa de rendre à l'amiable la région en litige.

Furieux le seigneur Buono le poignarda et la tradition prétend que ce fait se passa sur la plage corbaraise de Barcale. C'est pourquoi Giov. de la Grossa, qui n'avait pas compris le véritable motif des représailles du seigneur Buono, contre les Consalvi, puis contre Aldrovando d'Ostriconi, fulmine dans ses Chroniques, contre ce co-seigneur de Sant'Antoninu.

Ce fut donc en cette année 1375 que les trois fils du comte Arrigo Savelli de Balagne, seigneur de Sant'Antoninu, dit Pinascu (N° 18) se partagèrent la seigneurie paternelle.

L'aîné des jumeaux, Buono, eut le territoire et castel de Sant'Antoninu.

Le deuxième, Mannone, eut le territoire et castel de la Corbara commencé par le défunt Aldrovando sur le petit mont Guido.

Giov. de la Grossa ajoute aussi le territoire et les vassaux d'Aldrovando, c'est-à-dire de Pigna et de Pastinu (cette dernière bourgade se trouvait plus bas dans la vallée au lieu dit Pastinu (Pastini di vigne). Elle fut abandonnée et ses habitants formèrent le hameau actuel du Borgu créé autour du castel précité.

La réunion de l'ancien village de Guido, du Borgu et de Pigna constituèrent les trois premiers hameaux du castel et village qui prirent le nom de Corbara en 1375, et de cette époque date l'animosité des Pignais pour les Corbarais, qui dura jusqu'à la séparation et transformation du hameau de Pigna en commune (1790).

La chronique ne fait pas mention de la part du troisième fils Mannuello, qu'elle nomme par erreur Arrigo, prénom du père, mais à la mort de Buono (sans laisser de descendants), Mannone Savelli de Balagne, déjà seigneur du castel de la Corbara, se partagea la part de Buono avec son frère cadet Mannuello (testament de Mannuello du 6 mai 1401; notaire Ristoruccio). Ce deuxième partage entre Mannone et Mannuello est attesté également dans l'*Histoire de Corse*, par Filippini.

La chronique de Giov. de la Grossa donne depuis une grande importance à cette branche Corbaraise des Savelli de Balagne, en inscrivant à la page 104 la généalogie des descendants directs du comte Mannone Savelli de Balagne (N° 19) co-seigneur du castel de Sant-Antoninu, puis seigneur du castel et région de Corbara en l'an 1375.

Voici d'ailleurs le texte de cette chronique :

« Li tre fratelli spartirno e a Mannone tocho la Corba-
« chia e di Mannone fu poi *Silvagio* et di *Silvagio* : *Sil-*
« *vagnolo*. Sono poi succiessi tutti li gentilhommi di la
« casa di la Corbaja. E dipoi appresso uno che si chia-
« mo Mannone, di Mannone fu *Arrighetto* e di *Arri-*
« *ghetto* : *Renuculo* e puoi Mannone un altro di decto
« nome et altri figlioli bastardi ; e di questi di la Corbaja
« sono stati poi quelli di Santo Antolino perche dil Bu-
« no non ne resto erede e con ragione di un tanto mal
« homo non era bene restasse stirpe ne casata ».

Le corps de phrase souligné ci-dessus explique ainsi l'importance de cette branche corbaraise : « et de ceux

de la Corbara (issus de Mannone) furent depuis ceux de Sant'Antoninu, parce que Buono (l'aîné) mourut sans descendants ».

Ce qui vient à dire que cette famille Savelli de la Corbara étant devenue depuis la branche aînée des Pinaschi de Balagne possédait seule la région corbaraise et ses environs et se trouvait plus puissante que la famille de Mannuello, laquelle dut partager son autorité à Sant'Antoninu avec d'autres branches Savelli assez turbulentes, issues des fils *cadets* de Mannone.

Nous donnons à la suite le nom des descendants directs de Mannone n° 19, à Corbara, d'après la généalogie que nous possédons; on constatera que la suite, depuis le deuxième Mannone (n° 24) au troisième Mannone (n° 26) a été ajoutée par un copiste de la chronique précitée (Filippini, dit-on) :

N° 20, Silvagio; n° 21, Silvagnolo (1417); n° 22, Rinuccio (1456); n° 23, Lanzalavo (1482); n° 24, Mannone (1515); n° 25, Arrigo (1550); n° 26, Mannone (1590).

Nous résumerons leurs principaux faits, cités par Giov. de la Grossa, afin de permettre le contrôle des noms de ces Pinascais et de l'époque de ces événements :

1° *Page 264* : Il est dit « que le gouverneur génois Squarciafico ne fit guère justice » : C'est en cette année 1417, que Ajutello, frère de Silvagnolo (n° 21) fut tué par les Génois. Son frère et les descendants de ce dernier employèrent depuis ce prénom comme un *cri de guerre* dans leurs luttes contre la République de Gênes. (Note généalogique).

2° *Page 265* : ligue contre Squarciafico dont l'un des chefs fut le n° 21, nommé « *Silvagnolo da la Corbachia di Balagna* », partisan du roi d'Aragon.

3° *Pages 302-310-312* : Parmi les chefs de la fraction du comte Polo de la Rocca figure *Arrigo di la Corbaia di Balagna*, frère du précédent.

En 1457, Arrigo fut l'un des deux Ambassadeurs délégués par les Corses à Gênes pour demander à cette République l'envoi dans l'île d'un meilleur gouverneur. Le Doge nomma à cette charge son neveu : Janus de Campofregoso.

Pendant son séjour dans la ville de Gênes, Arrigo Savelli de la Corbara de Balagne justifia son ancienne noblesse par le dépôt de sa généalogie donnée plus haut.

4° Pages 351-352 : pour abattre les « Caporali » le gouverneur génois Galeazzo Frigoso invita et fit arrêter tous les chefs corses, *Rinuccio* (n° 22) fils de Silvagnolo, descendant de *Mannone de Sant'Antonino de Balagne* fut du nombre, mais ils furent relâchés quelques mois après, le gouverneur ayant constaté sa grave erreur devant la réaction des Corses (1451).

Le roi d'Aragon, Aphonse V, adressa une lettre d'encouragement au « *Nobili viro Rinuccio di Silvagnolo de la Corbara fidei nobis dilecto* ». L'*Histoire* de Filippini (Ed. Grégori) donne la copie de cette lettre datée du 25 juillet 1451 et les « *Capitula Corsorum* (1453) mentionnent parmi les chefs de Balagne ce « *Ranatus de la Corbara*, tandis que les *Archives de la Couronne d'Aragon à Barcelone* (année 1456) conservent les lettres patentes de noblesse aragonaises accordées à Rinuccio par le roi Alphonse V.

5° Page 479-482-500 (Chronique de Montegiani) *Lanzalavo* (n° 23) dit Nanzilao ou Lanzilao dans l'*Histoire* de Filippini, (Lancelas) était l'ennemi du comte Giovan Paolo de Leca et le partisan de Rinuccio de la Rocca. Défaite de Rinuccio de la Rocca et des 500 hommes d'armes de Lanzalavo et de ses parents de Sant'Antoninu par les troupes du comte Giovan Paolo et incendie du village de Corbara (1478).

En 1482, Rinuccio de la Rocca obligea toute la Balagne à lui obéir, à l'exclusion cependant de Lanza-

lavo de Corbara et ses parents de Sant-Antoninu et aliés.

Le fils de Rinuccio de la Rocca, nommé Giudice, âgé de 14 ans, tué accidentellement près de Ville di Paraso, lors d'une « *Veduta* » contre les Génois, fut ramené et enterré dans l'église du monastère de Corbara, dit à l'époque : Couvent de Saint François de la Piève d'Aregnu (lequel avait été fondé en 1456).

Pendant ces luttes eut lieu, en Balagne, l'établissement de diverses familles, dites cinarchesi, c'est-à-dire Colonna Leca et leurs rameaux : Vincentelli, Giudicelli, Arrigucci, Rinucci, Ristorcelli, Rinalducci, etc..., à Calvi, Montemaggiore, Occhiatana, Lumiu, Muru et Olmi-Cappella.

6° *Page 505* : Après la mort du comte Giovan Paolo de Leca et de Rinuccio de la Rocca, la République de Gênes entreprit la destruction de tous les castels corses (*de l'an 1515 à 1521*). Ce fut la fin de la féodalité corse.

Mannone (n° 24) abandonna alors le castel de Corbara et s'établit sur le pic de l'ancien castel de Guido (hameau de Corbara), sur lequel on peut voir les vestiges de sa maison fortifiée avec machicoulis dite encore *casa caporalizia di Mannone*.

7° Quelques-uns des descendants de ce deuxième Mannone (1515) émigrèrent en Italie afin de fuir la tyrannie génoise et se distinguèrent à Rome ou à Venise.

Grâce à l'appui de leurs parents les princes Savelli de Rome, ils purent entrer au service de divers souverains étrangers, tel : le comte *Giacomo* (Jacques) Savelli de la Corbara, général des armées vénitiennes, gouverneur de l'île de Candie, pendant les guerres de Selim II (1550). Ce général mourut à Rome en 1570. (*Histoire des guerres de Selim II* et *Giustificazione delle Riv. dit Corsica*). Les actes des notaires de Corbara (XVII^e) attestent que la chapelle dédiée à Saint-Jacques (hameau de Guido)

a été édiflée en souvenir de ce général Savelli par ses parents corbarais.

D'autres parvinrent colonels dans les troupes pontificales ; la *Giustificazione* précitée donne également leurs nom et prénoms.

Le malaise économique causé par les exactions génoises provoqua en Corse la fameuse révolte de 1553 à 1569.

Pendant ces guerres pour l'indépendance de l'île conduites par Sampiero, chef des Corses, l'*Histoire de la Corse* par Filippini note, à la page 292, un autre descendant de ce Mannone, nommé *Vincentello (Vincent) della Corbara di Balagna, frère d'Arrighetto* (n° 25).

8° Mannone (n° 26) vivait en l'an 1590 et fut le frère de Renuculo, de Vincenzo, de Giov. Martino, et Giov. Francesco, que le poète Biasino Leca célèbre tous dans son : *Il d'Ornano Marte* (1602).

Mannone (n° 26) fonda à Corbara la vieille demeure historique de Guido, au hameau du même nom, où sa descendance s'est perpétuée jusqu'à nous, ainsi que l'attestent les « *ceppi* » des notaires de Corbara (XVII^e et XVIII^e siècles) que nous conservons précieusement dans nos archives familiales.

Nous reviendrons sur ces actes notariés où nous relevons le nom de divers Douze Nobles appartenant à cette branche corbaraise des Pinascais et dont nous retrouvons également les noms dans le *Libro Rosso di Corsica* et les *Osservazioni Storiche* de l'abbé Rossi.

Ce fut pendant ce XVI^e siècle que furent construites les tours (*parate*) en ruines sur le littoral de la Balagne, dites d'Argaju, de Caldanu, d'Isola-Rossa, de Parajola, de Sallescchia et de Vallitoni pour avertir la province de l'arrivée et du débarquement des pirates barbaresques.

4° Le castel et le village de Speloncatu

Comme son nom l'indique, de nombreuses grottes (*spelonche*) donnent un curieux aspect au pic historique de la Cima, dominant le village de Speloncatu, la belle vallée traversée par le Reginu aux reflets d'argent, tandis que l'immensité bleue du ciel se confond au loin avec la mer miroitante.

Sur le sommet de ce roc, le granite porte encore les traces de l'aire féodale fondée en l'an 1000 par Malapensa, frère dissident du comte Malaspina Savelli de Balagne, dit Pinasco.

Les luttes entre ses descendants et ceux de son frère aîné à Sant'Antoninu furent implacables à travers les siècles.

De cette époque date, sur la seigneurie de Speloncatu, la fondation des castels suivants :

1° *Les castels d'Ostriconi* : Plusieurs de leurs vassaux de cette région profitèrent de ces luttes pour se rendre indépendants.

2° *Le castel de San-Colombanu* : En l'an 1060, le marquis de Toscane, Malaspina de Massa, chef des galères pontificales fut nommé gouverneur de la Corse.

Encouragé par les comtes Savelli de Balagne, seigneurs du castel de Sant'Antoninu, il s'empara d'une partie des possessions des Savelli de Balagne, seigneurs du castel de Speloncatu et en particulier des régions d'Ostricon et du Gunsani, où il donna origine au castel et village de San-Colombanu dont on voit encore des vestiges.

3° *Le castel d'Occhiatana* : Au début du XIII^e siècle, Pier de la Scala, que la chronique surnomme Lasco (diminutif de l'Ascolano), avait été exilé en Corse par le pape Innocent III. Il se rendit à Sant'Antoninu, où il fut reçu non seulement à cause de ses richesses (ainsi que le déclare Giov. de la Grossa), mais aussi par suite

de la même origine *sabine* des Savelli de Balagne et de ce noble d'Ascoli (prov. d'Ancône) par un rameau *sabin* ; les Picentins d'Ancône.

Pier de la Scala, dit Lasco, épousa peu après la fille de Giuliano Savelli de Balagne de Sant'Antoninu, dit Pinasco (n° 16) et fit construire le castel et village d'Occhiatana, près de Speloncatu, afin de mieux harceler les seigneurs Savelli de Speloncatu, ennemis de son beau-père.

4° *Le castel de Belgodère* : En 1269, l'un des descendants du marquis Malaspina de Massa, seigneur du castel de San-Colombanu, fortifia une colline située entre le précédent château et celui d'Occhiatana, qui donna origine ainsi aux castel et village de Belgodère.

A la fin de ce même XIII^e siècle, les seigneurs de Speloncatu eurent leur revanche, en gardant le castel de Sant'Antoninu pour le compte de leur allié le comte Giudice de la Rocca, château d'où ils furent chassés quelques années après par le seigneur de Sant'Antoninu Antonio Savelli de Balagne (n° 17).

Nous retrouvons d'autres représailles familiales dans la *Vie du père Guillaume Savelli de Speloncatu*, par Mgr Girolami-Cortona (1911) :

Le père Guillaume, évêque de Sagona, fut accusé de trop favoriser le comte Giovan Paolo de Leca, ennemi des seigneurs Savelli de Corbara et de Sant'Antoninu.

Il dut quitter son diocèse, déposer la mître et se retirer à Rome où il mourut en odeur de sainteté à l'âge de 80 ans, en 1490.

5° Le castel et le village de Bracaggiu

Un sentier muletier conduit du village de Lavatoggiu aux ruines du castel et village de Bracaggiu, fondés par

(1) Giov. de la Grossa cite Adornino (page 394) et Filippini note Renuculo qui étaient des Savelli de ce village.

le seigneur Malafede, deuxième frère dissident du comte Malaspina Savelli de Balagne, dit Pinasco (an 1000).

Le 15 Août 1927, nous avons assisté à une conférence d'un ami de famille : le R.P. Francesco Maria Paolini, sur les Pinaschi de Balagne, lors de la fête de la chapelle champêtre de la Madôna delle Stelle, située au pied du pic de Bracaggiu. Pour arriver aux ruines du castel, l'ascension eut lieu, peu après, près de la grotte légendaire de prete Lolu, au-dessus de Lumiu, au risque de se casser le cou, par un chemin de chèvres et, agrippés au roc abrupt, sous un soleil de plomb.

Mais quelle satisfaction, d'assaillir à revers, puis de contempler de ce sommet, d'une part la vaste plaine du Fiume Seccu, avec la belle rade de Calvi ou quelques voiles latines se laissaient bercer par le léger ressac de la mer et, sur l'autre versant, la plaine proprement dite de Balania montrant ses nombreux pics couverts d'oliviers et couronnée des villages de Sant'Antoninu, d'Aregnu, de Pigna et de Corbara.

C'est un belvédère et le pays devait être bien surveillé du haut de la grande tour de Bracaggiu dont il reste encore des pans de murs de deux mètres de haut environ.

M. J. M. Giudicelli, propriétaire à Montemaggiore, a bien voulu compléter nos renseignements sur cette région et nous nous faisons un plaisir de donner l'extrait suivant se rapportant à cette aire féodale :

« Quant aux ruines du château de Bracaggiu, fondé
« par Malafede Pinasco, elles présentent des traces
« d'une élégance et d'un luxe qui était inusité en cette
« période où la Corse sortait à peine de la barbarie.

« Ce château comprenait une immense tour au som-
« met d'un rocher inaccessible, laquelle communiquait
« par une fente de rocher avec une grotte donnant sur la
« campagne. Au pied de la tour se dressait le château,
« qui était construit à la mode des églises pisanes en

« pierres de taille ; aux angles se dressaient quatre tourelles rondes et il était pavé en dalles de pierres polies. En somme, ces ruines donnent l'impression de la puissance et de l'élégance en même temps. »

Cette demeure féodale avait été copiée en effet sur le modèle du castel de Covasina, fondé par le chef des Mayençais, dont Malafede Savelli de Balagne, seigneur de Bracaggiu, dit Pinasco, avait épousé l'une de ses descendantes, fille du comte Truffetta, seigneur de Covasina. Il n'est donc pas étonnant de retrouver en elle quelques-unes des caractéristiques des castels francs, inusitées dans ceux des autres seigneurs corses.

La chronique de Giov. de la Grossa nous dit que Malafede de Bracaggiu donna le prénom de son beau-père à son premier fils : Truffetta.

Le seigneur Truffetta de Bracaggiu fut un vaillant homme et d'une grande fierté. Devenu très vieux, il se plaisait à chevaucher un fougueux cheval. L'un de ses fils, craignant une chute vu son grand âge, se permit de lui conseiller de ne plus monter ce coursier.

Truffetta fut tellement irrité de ses conseils qu'il le transperça de part en part avec sa javeline (pages 104-105). Avec de pareils sentiments, la vie des ennemis ou des vassaux rebelles ne devait guère compter pour ces seigneurs du Moyen-Age.

Au cours des luttes des seigneurs Savelli de Balagne, ceux de Bracaggiu subirent cependant la révolte de quelques vassaux et l'établissement de divers usurpateurs sur leur ancien fief.

Nous relevons donc :

a) Pendant le XI^e siècle :

1° *Le castel de Moncale* : fondé par les Maraninchi (natifs de Mariana) qui donnèrent ainsi origine au village de Moncale.

Le *Petit Bastiais* (n° du 24 juillet 1936) déclare que

ce château se trouve sur une éminence au sud-ouest de ce village et, au Moyen-Age, il était encore possédé, *d'après la tradition orale*, par la comtesse de Scopellino.

2° *Le castel de Castiglione* : occupé par Avazero, vassal rebelle et parent de celui du castel du Mont Alzelli, près de Muru. Le village de Castiglione, établi près de ce château, se trouvait sur le territoire et au nord de Montemaggiore, à égale distance de Fiume Seccu et de la pointe de Cordovella.

En 1585, d'après le conseiller Costa, historien corse de Calenzana, les habitants de ce village furent décimés par la peste ; les survivants se réfugièrent à Montemaggiore, après avoir brûlé toutes les maisons. On ne voit plus actuellement que les vestiges d'une tour de l'ancien château.

3° *Le castel de Tallone* : la chronique de Giov. de la Grossa (page 106) confirme sa fondation par les Cortinchi (descendants de Goglielmo di Cortona) dans la pieve de Pinu. Cette pieve se trouvait en Balagne et comprenait les villages de Lunghignagnu, Montemaggiore, Cassanu et Ziglia. Elle était dite de Pinu (Pin), en opposition avec la piève d'Olmia (Orme) ; c'est pour cette raison que Calenzana porte un orme dans ses armoiries. Ce castel se trouvait à 300 m. de Lunghignanu et à 800 m. en amont de la chapelle pisane de San Riniero.

Ce nom de Tallone lui venait de celui du village de Tallone, dans le fief Cortincu, vers Aleria.

D'après M. Giudicelli précité, les vestiges de ce castel balanin comprennent actuellement un mur d'enceinte en blocs de granite énormes et des traces de diverses constructions à l'endroit dit les « *Partine de Pellone* » c'est-à-dire les ruines de Pellone (pour Tallone).

b) Pendant le XIII^e siècle :

4° *Le castel de Calvi* : Pendant les luttes du comte Giudice de la Rocca et de Giovanninello di Loreta,

seigneur du Nebbiu, ce dernier s'était réfugié dans l'îlot fortifié de Centuri avec sa famille et partisans. Trompant la surveillance de Giudice, il partit avec les seigneurs Avogari de Nonza, ses alliés, et débarqua sur la plage de Calvi où il se retrancha sur la colline qui domine la belle rade. En lisant bien la chronique de Giov. de la Grossa, on constatera (page 164) que cet épisode se passait bien en l'an 1298. ($1264 + 22$ ans de paix = $1286 + 4$ ans de lutte = $1290 + 8$ ans de paix = 1298, ce qui concorde avec la naissance d'Arrigo Pinasco (n° 18) survenue à cette époque).

Pendant que Giudice se dirigeait à marches forcées vers Calvi, les assiégés de l'îlot de Centuri se répandirent dans le pays environnant et le ravagèrent.

Giudice assiégea le castel sur le roc de Calvi, mais craignant pour son prestige (puisqu'il ne pouvait venir à bout du siège de ce fortin), il partit vers le Cap Corse pour châtier les alliés de Giovanninello; ce dernier le suivit et lui fit subir une épuisante guérilla. Il est fort probable que les Génois possédaient déjà un pied à terre à Calvi (acte du 2 fév. 1284) et que leurs alliés, les seigneurs Avogari de Nonza, restèrent pour leur compte dans ce castel de Calvi construit sur le fief des seigneurs Savelli de Bracaggiu, dont l'un d'eux était le gendre de Giudice et donnèrent une plus grande extension à l'ancienne bourgade de pêcheurs qui existait auparavant.

Plus tard les Calvais secouèrent le joug des seigneurs Avogari; néanmoins ces derniers possédaient encore, au XVIII^e siècle, quelques terres sur le territoire de Donateo à 5 km. de Calvi. Gênes conserva dès lors cette place et ne la lâcha presque plus pendant toute sa domination en Corse, sauf de 1420 à 1421 où elle fut occupée par les troupes d'Alphonse V, roi d'Aragon.

En 1815, Napoléon disait : «...Qu'aucune place de la Corse n'était tenable... que c'était à Calvi qu'il fallait porter l'effort de la défense et qu'après y avoir dis-

puté pied à pied le terrain, on s'y enfermerait pour lutter jusqu'au dernier souffle. » (d'après Arthur Chuquet : *Jeunesse de Napoléon 1^{er}*).

Actuellement ses fortifications, très bien conservées, ont un aspect imposant, avec leurs 84 mètres de hauteur au-dessus de la mer.

La vue est merveilleuse du haut de ces remparts, sur le vaste golfe de Calvi et les montagnes environnantes, avec ses nombreux villages de Lumiu, Montemaggiore, Calenzana, etc...

5° *Le castel de Su Pietra* : M. Giudicelli, précité, déclare qu'il existe des ruines d'un castel à Montemaggiore, au lieu dit : Su Pietra. Ce nom ressemble à celui du castel de Su Pietra au-dessous d'Omessa dont nous trouvons une courte étude dans le *Petit Bastiais* du 18 juin 1936.

M. Giudicelli fait remarquer également que les vieux registres de la confrérie de Montemaggiore renferment divers prénoms de la famille Colonna qui auraient donné naissance aux patronymiques de son village et à ceux d'Occi : tels les Arrigucci, Giudicelli, Rinalducci, Rinucci et Ristorcelli.

Les diverses familles précitées de Montemaggiore et Occi seraient ainsi des Colonna, comme les Anfriani et Leca résidant dans cette région depuis les guerres du comte Giudice de la Rocca (1270) et du comte Giovan Paolo de Leca (1480) lesquels avaient la même origine cinarcaise.

6° *Le castel d'Occi* : fondé par un Giudicelli (qui serait ainsi un Colonna) sur un petit mont dominant le port d'Argajola et situé à peu de distance du castel de Bracaggiu. Dans nos archives familiales, nous possédons un acte portant le sceau de la commune du village d'Occi, actuellement en ruines.

Son dernier habitant fut Félix Giudicelli, dit Fra Félice, qui se disait *le dix-neuvième comte d'Occi* ; ce

qui nous ramène bien au XIII^e siècle, pendant les luttes du comte Giudice de la Rocca contre les seigneurs Savelli de Balagne, fondation fixée également à cette époque, par Ambroise Malaspina dans son *Historique sur les Malaspina corses* (Ajaccio, 1920).

La *Revue de la Corse* n° 92 (page 67) en a donné un expressif portrait et le nomme par erreur le : 23^e comte d'Occi. Lors de ses tournées dans le département, il venait parfois à la maison et s'établissait à demeure. Il se plaignait que les bergers aient mis le feu dans une partie de son antique demeure occasionnant ainsi la perte de tous ses documents.

Notre grand'oncle maternel le chanoine Martin Casanova, premier auteur de la : *Vie de Christophe Colomb, Corse et Calvais* (1882) lui avait rédigé une amusante profession de foi et Fra Felice la déclamaait avec un superbe aplomb en tant que candidat aux élections législatives de 1876. Il mourut vers 1927 (et non au début du siècle).

Divers autres renseignements concernent les Pinascais de Bracaggiu :

Un ruisseau près de la chapelle San Martinu dans la vallée, vers Calvi, se nomme encore « *di valle pinasca* (de la vallée pinascaise) et rejoint le Fiume Seccu. La chronique de Giov. de la Grossa note vers 1375, que le comte Arrigo de la Rocca, seigneur de la Corse et partisan du Roi d'Aragon, resta l'ami des seigneurs Savelli de Balagne de Corbara et de Sant'Antoninu ; par contre il fit couper la tête à deux enfants des seigneurs Savelli de Bracaggiu.

7° *La Tour de Lumiu* : Il est fort probable que ce comte Arrigo de la Rocca fit détruire aussi le castel et village de Bracaggiu, pour les raisons suivantes :

a) Le R.P. Francesco Maria Paolini, Franciscain et historien corse, indique un acte de l'an 1420, concernant la vente d'une partie de la seigneurie de Bracaggiu

jusqu'au ruisseau d'Alzeda, près de Calvi. Cet acte doit concerner probablement les territoires achetés par la famille génoise des Lomellini (1420) fondateurs du village de Lumiu où existe encore, très bien conservée, la *Tour Lomellini* qu'ils firent élever en cet endroit.

b) Depuis, l'histoire ne parle plus de ces Savelli de Bracaggiu ; par contre les *Capitula Corsorum* (1453) mentionnent, parmi les chefs de Balagne, un Melo de Lavatoggiu, lequel serait un Savelli de Bracaggiu descendant d'un réchappé du massacre de 1375, qui aurait fondé le village de Lavatoggiu.

SAVELLI DE COSTA.



Une lettre de Sampiero

Nous ne refferons pas ici l'éloge de l'œuvre (a), à la fois si émouvante et si intéressante, que Mme Jane Catulle-Mendès a publiée dans le Temps sur Sampiero Corso, pendant ces dernières vacances. Tous nos lecteurs doivent la connaître. Nous voulons seulement reproduire ici un des documents originaux qui ont servi à rédiger ces belles pages. L'auteur a en effet, pendant une dizaine d'années, recueilli en France et en Italie tous les matériaux d'archives dont elle pouvait avoir besoin. L'un des plus anciens, qui donnent du héros la vraie physionomie, qui nous le montrent père affectueux, patriote intraitable et chef avisé, est celui qui a été tiré de la Bibliothèque nationale et que nous reproduisons ci-après.

COPPIE DES LETTRES ENVOYÉES PAR LE SEIGNEUR
SAMPIERO CORSO AU SEIGNEUR ALFONSO SON FILZ

Illustre Seigneur mon filz,

Plusieurs mois il y a que je ne vous ay pas escript d'aautant que nous n'avions point comodité de passarge, maintenant m'estant venu occasion je n'ay volleu faire faulte de vous escrire ce petit mot de lettre vous advertissant que par la grâce de Dieu nous nous portons tous bien et nos choses iront de mieulx en mieulx.

Vous advertissant que nous avons prins ung fort où y avait dedans deux cens souldars lesquels nous avons traictous (tout à fait tous) faics mourir a fil d'espée (1).

(a) L'étude paraîtra en volume au début de l'année prochaine. Nous sommes certain qu'elle occupera une place de choix dans la Bibliothèque de tous les patriotes corses.

(1) Allusion probable au château de Sartène, défendu par Giacopo Oneto, qu'il avait assiégé pendant trente-cinq jours au début de l'année (1565) et dont la garnison avait été massacrée. (Filippini et Merello).

Et puis après nous avons prins le chasteau d'Istre lequel nous avons perdu par ocasion du cappitaine Gasparin qu'estoict cappitaine du dict chasteau lequel se metit en fuite (2).

Mais maintenant nous l'avons prins avec l'assault avec grand honneur et victoire où ce qu'il avoit dedans

(2) Voici le récit de Filippini : « Stefano Doria se dirigea du côté d'Istria pour assiéger ce château. Dès qu'il eut abordé à la côte, il débarqua quelques soldats qu'il envoya reconnaître la position ; ils eurent avec les Corses un engagement dans lequel il y eut des morts des deux côtés. Sampiero fut blessé, mais légèrement, d'un coup d'arquebuse près de l'oreille. Stefano fit ensuite débarquer deux canons, mais il ne s'était pas pourvu préalablement de bœufs et de pionniers pour les tirer, pour transporter les boulets et la poudre nécessaire, le plomb et les mèches pour les soldats avec les biscuits qui devaient servir à leur nourriture. Il avait seulement quelques hommes des galères de la signoria et des autres galères, lesquels lui prêtaient volontairement leur concours et vingt-quatre pionniers qu'il avait pris à Bonifacio pour réparer les chemins. Il n'aurait pu emmener les pièces d'artillerie si Giovanni Andrea Doria ne lui eût prêté cent de ses esclaves, ce qui lui permit, moyennant certains travaux, de conduire à quelque distance les canons avec leurs munitions. On arriva le soir de bonne heure à Santa-Barbara ; mais le temps devint mauvais et comme il restait à parcourir un long chemin et difficile, on jugea que l'on n'arriverait jamais au bout de l'expédition et beaucoup de Génois conseillèrent à Stefano de retourner sur ses pas. Stefano répondit que des paroles semblables étaient mal placées dans la bouche de soldats aussi vaillants et que, puisque l'on s'était déjà tant rapproché du château, il voulait absolument aller jusque là. A force de fatigues, ils finirent par arriver au-dessous du plateau d'Istria et ils y passèrent la nuit. Le lendemain, en allant reconnaître le château, ils le trouvèrent abandonné par les Corses. Stefano avait déjà commencé à le miner pour le détruire lorsque Giovanni de Scripdon, Lopez de Figueros et d'autres capitaines lui firent observer qu'on n'avait pas le temps de pratiquer des mines, parce qu'il n'y avait point de vivres sur les galères et qu'il était préférable de le garder, vu que trois jours suffiraient pour le rebâtir. Cet avis fut appuyé par Andrea Centurione, par le mestre de camp et beaucoup d'autres soldats expérimentés et enfin par Giovanni Andrea Doria. Stefano laissa donc à Istria cinquante hommes sous le commandement de Bartolomeo Conturbino, avec des vivres pour un an ». (Traduction p. 177-178).

Ainsi Sampiero avait perdu, par la faute du capitaine Gasparino auquel il avait confié la défense, l'importante position d'Istria, qui lui permettait de rester en communication avec la mer et la France. Gasparino, soit par peur, soit pour d'autres raisons, avait abandonné la place et s'était enfui. On comprend la colère du chef et son désir de punir une désertion devant l'ennemi.

du dict chasteau septante souldars lesquels nous avons mis dedans d'ung pais et les avons tous fait mourir (3).

Mainctenant mon très cher filz nous allons voire toute l'isle afer la mostre générale (4).

Aiant confiense en Dieu que nous ferons chose et aurons tiel secours que vous et nous (nos) bons amis se porront fort bien contenter et ne passera guerre de temps que vous entendiez des nouvelles que vous seront agréables.

Par quoy subitement que nous aurons faict la soblution du secours lequel nous atandons et sommes siurs de l'avoir ; je vous donnerai nouvelles du tout d'autant que n'en manquera aulcung passarge d'autant que luy est de si grand puissange que en brief de temps je espère en Dieu mettre par soubjects nous (nos) ennemis et viendrons à nôtre entencion.

Vous priant que vous vous portiez bien amiablement avec le Seigneur Anthoine Francesco vôtre frère d'autant que n'est pas de besoing de le recommandez voiant que luy est mineur vous plera le tenir en lieu de filz (5) et de fraire ainsi que je m'asiure que vous farer et attendre tous deux à aprendre des vertues et vous faire bien volloir par tout le monde avec cheseun et especiallement

(3) Le château fut en effet enlevé après quatre jours d'attaque, démantelé et la garnison passée par les armes. (Filippini).

(4) Sampiero a décidé de tenir une assemblée à Piè della Corte, dans la piève de Boziu, pour y prendre en commun de graves décisions (25 mars). On y élit les Douze de Corse et on y désigna Antonpadovano, de Pozzu di Brando, pour se rendre en France, à la Cour du Roi, afin d'y demander du secours, en se fondant sur ce que les Génois n'avaient pas observé les conventions stipulées entre les deux couronnes de France et d'Espagne. (Filippini, p. 189, traduction).

(5) Au milieu de ses préoccupations constantes et au cours de la lutte si dure qu'il a engagée contre cet adversaire redoutable, Stefano Doria, qui l'oblige à des déplacements continus à travers une Corse sauvage et peuplée de dangers, n'est-il pas admirable de voir la sollicitude paternelle de ce guerrier que l'on pourrait croire dénué de sentiments affectueux, après le meurtre de Vannina ?

avec Monsieur de Meulhon à Monsieur de Carses (6) à mon Seigneur le Marquis d'Elbeuf et à tous nous (nos) maîtres et bons amis auxquels leur farra mes humbles reconmandations m'offrant d'un très bon cuer en ce que à moi sera empossible.

Et direz au dict Monsieur de Carses et à mon Seigneur le Marquis que je ne leur excript maintenant pour ocation de non avoir comodité et pour ocation de ma pertance.

Mais que je reste fort merveillé de leurs Seigneuries me aient volleu mander ung... pour nous bailler de ses bonnes nouvelles scachant mon volloir que j'ay envers eulx, et que je leur prie que eulx ne me vueilhent abandonner leur assurant que tout ce que j'ay en ce monde et ma vie je la metrés tousjours à leur commandement et ne fassent faulte quant leur escripront à sa Majesté de faire mes recomandations.

Mon très cher filz se pouver envoyer des barches chargées de serl je vous assiore que eulx le vendrons si bien que s'en porront contempter et deschargeront en deux jours et se peuvent retirer à la plaige de chinarque que sont demeurent seront expédiés.

D'aultant que maintenant nous n'avions besoing que de serl et quelques peu de bonnetz et de draps.

Et je vous prie faire toute votre delligence avec le patron Thomas de m'envoyer si pouver ung engeignier et quant ne fusse de si grand esprit me suffit de ung que aie ung peu de practique, et je le tracterai de telle sorte que se contentera.

Direz au patron Thomas et patron Prodron que je ne leur escript au présant d'aultant que je suis sur ma partense mais la présente sera comme à vous et à eulx.

(6) Le premier était le gouverneur de Marseille et le deuxième était un des chefs catholiques de la Provence, ami de Sampiero.

Vous priant à vous et à eulx que par le premier pas-
sarge me bailler de vous nouvelles et de ce que s'en
suivra et en est ensuivy jornellement et si vous avez des
nouvelles d'aulcune part comme nous avons entendu de
l'armée du Grand Turc, qu'est sorti de Forca deux cens
gallères lesquelles doilvent venyr icy que ce sont affertes
à nôtre aide à faire tout ce que sera empossible de pou-
voir faire et je pence que en cependant nous farrons quel-
ques fassions.

Et cependant vous et le patron Thomas nous pouvez
envoyer quelques barches chargés de self (7).

Je vous prie ferer mes recomandations à tous nous
patrons et bons amis.

Et si auriez quelques nouvelles du roy farer partici-
pant.

à Sa Majesté comme les Geuneois n'ont poinct de respect
et hont brulé la frégalte envoyé icy par son comande-
ment et une barche de Prouvence que venont icy avec de
marchandises et que Sa Majesté ne voullera se aider que
je me offre et me vante me povant mil hommes et deux
cens chevaulx en me baillant munitions sans que me bail-
lent aulcune artyllerie leur remectre entre leurs mains
l'isle en peu de temps et ne me vollant aider que Sa
Majesté me pardonne si je prens aide et secours de cres-
tiens ou de turez que plustost d'estre soubjetz aux geu-
neois *tous les corsons sont delliberer de s'oy bailler au
turc ou au diable si nous peuvent aider.*

Pourrer dire à Monsieur de Meulhon en abusement
de la frégate et barches que je leur prie se soy peu fare
avec honneur de Sa Majesté de faire faire satisfssation
aux Geuneois du dommarge que hont faict aux soubjetz

(7) C'était ce qui manquait le plus. Les Génois de Stefano Doria avaient surpris la tour de Talanu bourrée de cette pré-
cieuse denrée et l'avaient brûlée, ainsi qu'une barque pro-
vençale qui en avait apporté. (Filippini, p. 179).

de Sa Majesté et leur faire rellaxer tout aux marchans geuneois voiant que eulx hont si peu de respect et font à leur plaisir et que eulx ont rompu guerre contre Sa Majesté et que prier à Monsieur de Meulhon, à Monsieur de Carse à mon Seigneur le Marquis et à mon Seigneur le conte de Tende (8) que eulx doibvent escrire à Sa Majesté et leur bailler notice de tout cecy.

Mon très cher filz d'autant que le cappitaine Gasparin abandonny le chasteau d'Istre tant malvaisement je ordonnai que le fissent mourir ensemble son filz et le dict cappitaine Gasparino ne l'avoir peu avoir entre nos mains (9) et seullement nous fismes mourir Jehan Mathieu son filtz vous advertissant que se vient en ce lieu ne vous fiez point de luy en aulcune manière non aultre sinon que Dieu vous contente.

De Vico de Ornany le 9^e jour de mars 1565.

Père SAMPIERO CORSO.

(8) Il avait commandé en chef l'expédition française en Corse de 1553 à 1559.

(9) Après la mort de Sampiero, les Corses lui pardonnèrent, car il figure parmi ceux qui n'obtinrent pas de sauf-conduit pour se retirer avec Alphonse d'Ornano en France, les Génois l'ayant formellement refusé.

Le Directeur de la « Revue de la Corse », professeur A. Ambrosi-R., a l'immense douleur d'informer les abonnés, qui sont ses amis, du décès de son épouse, madame Ambroise Ambrosi-R., à laquelle il a dû prodiguer ses soins et ses veilles pendant trois mois. C'est pourquoi il doit s'excuser auprès d'eux de ne leur envoyer ce mois-ci qu'un numéro privé de la Revue de la presse et des Nouvelles en quelques lignes.

Le Directeur Gérant,

A. AMBROSI.

CHEZ VOUS

Jeunes gens, jeunes filles, adultes, il est facile de préparer
rapidement et par **CORRESPONDANCE**

Sous la direction de Professeurs spécialisés
ou de Professeurs agrégés des Lycées de Paris

- 1° **les examens de l'enseignement primaire, primaire supérieur et secondaire**, (certificats, brevets élémentaire et supérieur, baccalauréats ancien et nouveau régime, école coloniale, écoles d'agriculture, etc.), préparation partielle ou complète.
- 2° **toute situation commerciale, financière et industrielle** (aide-comptable, teneur de livres, caissier-comptable, correspondant en langue française ou étrangère, sténo-dactylographe, dessinateur-industriel, etc., etc.)
- 3° **tous les concours administratifs** : (ministères, chemins de fer, Banques, Postes et Télégraphes, douanes, préfectures départementales, préfectures de police et de la Seine, inspection du travail, caisse des dépôts, contributions directes, Assistance publique, Trésoreries générales (France et colonies), Octroi de Paris, Société du Gaz, etc., etc.)
- 4° **les carrières militaires suivantes** : de l'armée active (peloton des élèves officiers de réserve E.O.R., Ecoles de sous-officiers, Ecoles d'Officiers de Saint-Maixent, Saumur, Poitiers, Versailles, et de Gendarmerie, Adjudants d'administration du génie, agents et sous-agents militaires ;
de l'armée de réserve (attachés d'intendance, sous-lieutenants d'administration du service de l'Intendance et du service de Santé). Devoirs corrigés par des militaires.

Détachez cette page de la Revue et **envoyez-la** sous enveloppe affranchie, avec votre nom et votre adresse, en soulignant l'indication de l'examen que vous désirez préparer

Aux Cours PIGIER, 53, Rue de Rivoli, Paris (1^{re})

vous recevrez aussitôt, sans engagement et sans frais,
le programme et tous renseignements.

En souscription



Campanile de Corbara

LA CORSE

Splendide ouvrage, format 17×24 , sur beau papier, contenant 130 illustrations en héliogravure, dont la plupart en pleines pages.

TEXTE

par A. CHAGNY

ILLUSTRATIONS

de G.-L. ARLAUD

Prix de souscription 36 fr.
port en plus payable à parution du volume
probablement fin juin 1937.

Souscrivez de suite chez votre libraire
ou aux EDITIONS G.-L. ARLAUD
3, place Meissonier — LYON

Cap Corse
'Damiani'
VRAIE MARQUE



Horaires de la Compagnie des Chemins de fer

I. — AU DÉPART DE BASTIA

Train n° 9. — Départ 7 h. 20; Arrivée à Portu-Vecchiu, 12 h. 30.

Train n° 3. — Départ 8 h. 16; Arrivée à Ajaccio, 15 h.

Train n° 21. — Départ 13 h. 00; Arrivée à Ajaccio, 18 h. 31.

Train n° 11. — Départ 15 h. 10; Arrivée à Portu-Vecchiu, 20 h. 17.

Train n° 7. — Départ 16 h. 30; Arrivée à Corte, 19 h. 31.

II. — AU DÉPART D'AJACCIO

Train n° 4. — Départ 7 h. 45; Arrivée à Bastia, 14 h. 56.

Train n° 22. — Départ 12 h. 55; Arrivée à Bastia, 18 h. 30.

Train n° 8. — Dép. 15 h. 50; Arr. à Corte, 19 h. 50.

III. — AU DÉPART DE CORTE

Train n° 1. — Départ 6 h. 27; Arrivée à Ajaccio, 10 h.

Train n° 2. — Départ 6 h. 05; Arrivée à Bastia, 8 h. 58.

IV. — AU DÉPART DE PORTU-VECCHIU

Train n° 10. — Départ 6 h. à Ghiso; à Bastia, 8 h. 58.

Train n° 12. — Départ 13 h.; Arrivée à Bastia, 18 h.

Train n° 20. — Départ 6 h. 20; Arrivée à Bastia 11 h. 02.

V. — AU DÉPART DE PONTE-LECCIA

Train n° 13. — Départ 10 h. 20; Arrivée à Calvi, 13 h. 04.

Train n° 15. — Départ 14 h. 48; Arrivée à Calvi, 17 h. 33. (N'a pas lieu le dimanche).

Train n° 15 bis. — Départ 18 h. 30; Arrivée à Calvi, 21 h. 15. (N'a lieu que le dimanche).

Par autorail, départs de Bastia à 7 h. 50 et à 15 h. 05; arrivées à Ajaccio à 11 h. 40 (tous les jours) et à 18 h. 56 le samedi.

Départs d'Ajaccio à 7 h. 25 et à 15 h. 25 ; Arrivées à Bastia à 11 h. 14 tous les jours; à 19 h. 15 le dimanche.

VI. — AU DÉPART DE CALVI

Train n° 14. — Départ 6 h. 35; Arrivée à Ponte-Leccia, 9 h. 25. (Correspondance avec le 56).

Train n° 16. — Départ 14 h. 10; Arrivée à Ponte-Leccia 17 heures. (Correspondance avec les 22 et 7).

Les Horaires d'Été de la Compagnie Fraissinet

CONTINENT-CORSE

Dimanche midi, Nice-Calvi (dimanche 18 h.);
Dimanche midi, Marseille-Bastia, commerc. (lundi 6 h. 15);
Lundi 17 h. 30, Marseille-Ajaccio, rapide (mardi 6 h. 15);
Mardi 12 h., Nice-Calvi (mardi 19 h.);
Mercredi 12 h., Livourne-Bastia (mercredi 18 h.);
Mercredi 15 h. 15, Marseille-Bastia (jeudi 6 h. 30);
Jeudi 14 h., Marseille-Ajaccio (vendredi 6 h. 15);
Vendredi 11 h. 15, Nice-Ajaccio (vendredi 20 h. 45);
Samedi 11 h. 15, Marseille-Toulon-Calvi-Ile-Rousse (samedi 5 h. 15).

Horaire de la Compagnie des Chemins de fer

I. — AU DÉPART DE BASTIA

Train n° 9. — Départ 7 h. 20; Arrivée à Portu-Vecchiu, 12 h. 30.

Train n° 3. — Départ 8 h. 16; Arrivée à Ajaccio, 15 h.

Train n° 21. — Départ 13 h. 00; Arrivée à Ajaccio, 18 h. 31.

Train n° 11. — Départ 15 h. 10; Arrivée à Portu-Vecchiu, 20 h. 17.

Train n° 7. — Départ 16 h. 30; Arrivée à Corte, 19 h. 31.

II. — AU DÉPART D'AJACCIO

Train n° 4. — Départ 7 h. 45; Arrivée à Bastia, 14 h. 56.

Train n° 22. — Départ 12 h. 55; Arrivée à Bastia, 18 h. 30.

Train n° 8. — Dép. 15 h. 50; Arr. à Corte, 19 h. 50.

III. — AU DÉPART DE CORTE

Train n° 1. — Départ 6 h. 27; Arrivée à Ajaccio, 10 h.

Train n° 2. — Départ 6 h. 05; Arrivée à Bastia, 8 h. 58.

IV. — AU DÉPART DE PORTU-VECCHIU

Train n° 10. — Départ 6 h. à Ghiso; à Bastia, 8 h. 58.

Train n° 12. — Départ 13 h.; Arrivée à Bastia, 18 h.

Train n° 20. — Départ 6 h. 20; Arrivée à Bastia 11 h. 02.

V. — AU DÉPART DE PONTE-LECCIA

Train n° 13. — Départ 10 h. 20; Arrivée à Calvi, 13 h. 04.

Train n° 15. — Départ 14 h. 48; Arrivée à Calvi, 17 h. 04.

Train n° 15. — Départ 14 h. 48; Arrivée à Calvi, 17 h. 33. (N'a pas lieu le dimanche).

Train n° 15 bis. — Départ 18 h. 30; Arrivée à Calvi, 21 h. 15. (N'a lieu que le dimanche).

Par autorail, départs de Bastia à 7 h. 50 et à 15 h. 05; arrivées à Ajaccio à 11 h. 40 (tous les jours) et à 18 h. 56 le samedi.

Départs d'Ajaccio à 7 h. 25 et à 15 h. 25; Arrivées à Bastia à 11 h. 14 tous les jours; à 19 h. 15 le dimanche.

VI. — AU DÉPART DE CALVI

Train n° 14. — Départ 6 h. 35; Arrivée à Ponte-Leccia, 9 h. 25. (Correspondance avec le 56).

Train n° 16. — Départ 14 h. 10; Arrivée à Ponte-Leccia 17 heures. (Correspondance avec les 22 et 7)

Les Horaires d'Été de la Compagnie Fraissinet

CONTINENT-CORSE

Dimanche midi, Nice-Calvi (dimanche 18 h.);
Dimanche midi, Marseille-Bastia, commerc. (lundi 6 h. 15);
Lundi 17 h. 30, Marseille-Ajaccio, rapide (mardi 6 h. 15);
Mardi 12 h., Nice-Calvi (mardi 19 h.);
Mercredi 12 h., Livourne-Bastia (mercredi 18 h.);
Mercredi 15 h. 15, Marseille-Bastia (jeudi 6 h. 30);
Jeudi 14 h., Marseille-Ajaccio (vendredi 6 h. 15);
Vendredi 11 h. 15, Nice-Ajaccio (vendredi 20 h. 45);
Samedi 11 h., Marseille-Toulon-Calvi-Ile-Rousse (d. 5 h.);
Samedi 21 h., Nice-Bastia (dimanche 6 h. 30).

CORSE-CONTINENT

Dimanche 23 h., Calvi-Nice (lundi 6 h. 30);
Lundi 16 h. 30, Bastia-Marseille (mardi 8 h.);
Mardi 11 h., Bastia-Livourne (mardi 17 h.);
Mardi 16 h. 30, Ajaccio-Marseille (mercredi 8 h. 15);
Mercredi 20 h., Ajaccio-Nice (jeudi 6 h. 15);
Mercredi 20 h., Ile Rousse-Toulon (jeudi 6 h.);
Jeudi 16 h. 30, Bastia-Marseille, commerc. (vend. 10 h. 45);
Vendredi 21 h., Bastia-Nice (samedi 6 h. 30);
Samedi 19 h., Ajaccio-Marseille (dimanche 7 h. 45).

N.-B. — Les dates entre parenthèses indiquent les jours et heures d'arrivée.

POUR VOYAGER COMMODEMENT

Prenez un carnet de voyage circulaire à itinéraire facultatif ; vous l'établissez vous-même en faisant 500 kilomètres au minimum. Il peut comporter des solutions de continuité. Sa validité est de 30, 45 ou 60 jours suivant l'importance du parcours. Elle peut être prolongée de moitié moyennant un léger supplément. La réduction augmente avec la distance, elle peut atteindre 30 % en 1^{re} classe, 20 en 2^e et 3^e classe. Moitié prix pour les enfants de 3 à 7 ans.

POUR VOYAGER AGREABLEMENT

Prenez des billets aller et retour à prix réduits pour voyages combinés en chemin de fer et en autocar. Ils comportent une réduction de 30 % en toutes classes sur les trajets par fer, sans que vous ayez à remplir d'autre condition que celle d'effectuer un parcours minimum de 100 kilomètres en chemin de fer et de 100 en autocar. Leur validité de 33 jours peut être prolongée.

Pendant la période des vacances, vous pourrez obtenir des billets d'aller et retour comportant des réductions de 20 à 30 % selon la classe. Il vous suffit d'effectuer un parcours aller et retour d'au moins 600 kilomètres si vous allez dans une station balnéaire et 300 dans une station thermale et climatique. La validité des billets est de 30 jours, qu'on peut prolonger deux fois de 30 jours.

PLUS ON EST, MOINS ON PAIE

Un billet de famille d'aller et retour peut être obtenu, si on est trois au moins et si on effectue un parcours de 300 kilomètres aller-retour. Les deux premières personnes paient place entière, mais la troisième et les suivantes ne paient que quart de place, 4 personnes ne paient donc que 2 places et demie.

Plus le parcours est long et plus on est nombreux, moins on paie. La voiture automobile bénéficie de 75 % de réduction, 303 francs au lieu de 1175 francs pour 1000 kilomètres de parcours.

POUR LES VOYAGES EN CORSE

Des wagons-lits de 3^e classe circulent entre Paris et Nice. Ainsi, comme les voyageurs de 1^{re} classe, ceux de 3^e peuvent se déplacer en wagon-lit. Le supplément pour occuper une place de wagon-lit de 3^e classe est des plus réduits :

Vous ne paierez de Paris à Marseille que 75 francs en plus du billet de 2^e classe.



Pour renseignements complémentaires, demander aux agences.